

F A M E

FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE FILM SUR
LA MUSIQUE
5

13 - 17
FÉVRIER
2019

PROJECTIONS
RENCONTRES
PERFORMANCES

F.A.M.E 2019

SOMMAIRE

Presse

Print	3
Web	18
Radio	106
TV	120

PRINT



BeCee

00 MK7



arrivée. Le 7 janvier au CES de Las Vegas, Technics a dévoilé sa nouvelle édition d'une des meilleures platines du monde (sa deuxième itération, la MK2, est aujourd'hui mythique). La MK7 est une 1200 version MK7. Niveau design, avec un style toujours épuré, la machine reste esthétiquement très fidèle à ses origines, mais elle a été améliorée sur bien des points. Parmi les nouveautés, des galettes désormais amovibles, un bras neu et coarçonné, un éclairage LED pour placer l'aiguille avec précision, ainsi que la fonction de lecture inversée (idéale pour le scratch), un moteur plus performant et durable. Tout ça pour un prix autour de 1 000 € par rapport à la MK6 (qui culminait à 1 200 €). Et si vous êtes dans la place, venez assister à l'émission, on aura des cadeaux !

9

Sur les 20 meilleures ventes de disques en France en 2018, c'est le nombre d'artistes qui sont français et qui, en prime, chantent en français. Qui plus est, avec des musiciens comme Angèle, Eddy de Pretto ou encore Dadju, un quart de ces ventes est établi par ces nouveaux français qui explosent dans tous les styles et qui aurait été impensable il y a encore dix ans.

Le festival

F.A.M.E



du 13 au 17 février
à la Gaité Lyrique (Paris)

Organiser un festival musical en projetant des films, c'est possible ? C'est en tout cas le projet du F.A.M.E qui revient pour sa cinquième édition du 13 au 17 février à la Gaité Lyrique à Paris. Chaque année, cet événement présente une compétition de "films musicaux" entre documentaires, biopics et films expérimentaux, tous connectés à un pan de l'histoire de la musique. Cette fois, les femmes sont à l'honneur, avec des films sur M.I.A., Karen Dalton, les L7, ou encore avec une performance de Regina Demina. Mais on pourra aussi découvrir un documentaire sur Daniel Darr (Taxi Girl) ou sur Trojan Records (label mythique de reggae), tout apprendre aussi bien sur la danse LGBT+ (mais pas que...) voguing que sur le black metal norvégien ; et danser sur un DJ-set expérimental de Krikor pour finir en mode festif. De quoi mettre tout le monde d'accord.

Astropolis, enfin

Parmi tous les festivals que nous avons écuminés avec Tsugi Radio, nous n'étions pas allés à Brest, ceci alors que la joyeuse bande d'Astropolis compte parmi les plus fidèles anciens partenaires de Tsugi. Cet affrontement se répare ce mois-ci puisque la Tsugi Radio va installer sa sono mobile au beau milieu de la mythique salle bretonne, La Carène, épicentre de la version hivernale d'Astro. Une grande soirée de direct avec du live, des artistes à micro (Deena Abdelwahed, Madben et, on l'espère, Kenny Dope), et aussi une table d'écoute imaginée par le festival pour mettre à l'épreuve le travail acharné des labels indépendants bretons. Les Disques de La Bretagne, Wave Hands, Astropolis Records, Ritual Process Dance Around 88 et RND viendront échanger avec nous pour nous faire découvrir leurs artistes. Rendez-vous en direct samedi 9 février à partir de 20h. Et si vous êtes dans la place, venez assister à l'émission, on aura des cadeaux !

La playlist

Yves Jarvis

"Into The Forefront" (ANTI)
Dire que ce Canadien, avec ses collages acoustico-électroniques haute couture, est inclassable est un euphémisme ! Des 22 plages entre 15" et 8" de son album, on a tiré cette compilation R&B qu'on écouterait volontiers devant une maison en bois face au St Laurent.

FORM

"Drifting (feat. Eibi)" (NOWADAYS)
Kultur et Nowadays Records écrivent le futur de la pop sur leur compilation Black Label. Et l'on y retrouve leur goût pour ces mélodies qui font briller les yeux comme cette balade électronique où le trio FORM convie Eibi à s'égarer sur des accords mineurs.

Anii

"Nide The Tiger" (NOMPAKT)
La production londonienne a initié son nouveau mot sur le label de Cologne Anii. Et c'est vrai qu'avec des morceaux de ce niveau-là, elle pourrait bien devenir la reine des dancefloors. C'est deep, tribal, groovy, et entêtant. Irrésistible, en somme !



LA MUSIQUE EN IMAGES

Au Festival international de films musicaux, nous avons sélectionné trois œuvres qui nous ont marqués. En bon cru 2008, à la Gaîté lyrique.

**• PARIS & LA FAC HIP-HOP •
DE PASCAL TESSAUD (2008)**

C'est une parenthèse enchantée qui n'aura duré que trois ans. Entre 1989 et 1990, Paris & la fac de Saint-Denis, a vibré au son des beats et des punchlines des premiers textes de rap, ensablés par des jeunes MC, breakeurs et graffitiers en devenir, parmi les pionniers du mouvement. Une brève entrouverte par un universitaire

F.A.M.E. - Film & Music
Expériences
Du 10 au 11 fév. | La Gaîté lyrique, 3 bis, rue Pagan, 3^e | 01 53 02 32 00 | pafm.net | 5-20€
prix 6 films 20€

ex-sociante-bâtard un peu désigné, Georges Lapassade (1924-2008). En pleine formation théorique, ce professeur d'éthnologie déjà vicieux, accompagné de ses collègues Christian Lemaucier (coordination et caméra), Jacky Lafertune (arts plastiques) et Desdémone Bardin (anglais), lance un laboratoire expérimental de hip-hop, qui explore les codes en ouvrant grand les portes de la fac à une jeunesse issue de l'immigration, originaire de banlieue et du milieu ouvrier : « Lapassade a décliné le savoir. Il a fait venir ces jeunes qui récrivent même pas le bac pour leur offrir des moyens techniques, des lieux de répétition, des murs pour taper, une radio, des studios d'enregistrement. Autant de choses inaccessibles pour eux à l'époque », explique le réalisateur Pascal Tessaud. En sarrasin de l'huile quelques cassettes V8 filmées par Lemaucier : « Les 98 % restants ont été joints à la boue, la fac n'a pas compris quelle possibilité une mise d'érudition de la culture populaire ». — le cinéma tire aujourd'hui une série documentaire au montage bottelonnant et à l'esthétique fléchie



Télérama Sortir 2008 13/02/10



pour Arte Creative. Au fil de dix épisodes hebdomadaires, émissions d'archives inédites et d'une trentaine d'interviews actuelles, l'ex-futur créme du hip-hop est là : les rappers MC Solara, Stoney Buggy, Pessi, Ménéfil, Driver ; les graffitiers André, Basalt Crème, 93 NIM, Mode 2. Des gosses d'à peine 15 ans, tous de toute la banlieue, repêchés par Lapassade dans la rue au sur des radions pirates, pour devenir profs avant l'heure dans des UV de rap ou de graffiti. Ils organisent des concerts, participent à des conférences (dont une, légendaire, avec l'Américain KRS-One), donnent des ateliers, des enseignements et des journalières venant du monde entier, médiatisés, le tout financé par les crédits universitaires. Le filon mède la Sainte-Denis ? Toulé par la fac, depuis ses débuts et critiqué par certains activistes hip-hop qui souhaitaient rester dans l'underground, le professeur Lapassade dérange. Ingréable, selon la direction de l'université, le laboratoire ferme ses portes en 1992, enterrant avec lui une page de l'histoire du mouvement. « On peut critiquer son ego, mais il a permis à ces jeunes de créer en son et en leur art, de se professionnaliser et de grandir », affirme Pascal Tessaud. Pour moi, fête cette série, réhabiliter l'expérience de cette époque, à l'ère de Parcoursys, est un acte de résistance. Il faut préciser, il avait compris que l'avenir de la France, c'était la banlieue !

• ROSSANA DI VINCENZO
(Le 16 fév. 1985) | En présence du réalisateur et de protagonistes du film

**• ETHIOPIQUES - REVOLT OF THE SOUL •
DE MACIEJ ROCHLIAK (2007)**
Grâce au succès des « Ethiopiennes », collection discographique désormais culte de bien sûr treize cinq volumes, créée en 1997 par Francis Falco, l'histoire du Swinging Addis et de ses légendes, exilés à son retour, a été racontée. Jamais, soustrait, un documentaire n'aurait été resté Page d'or du groove éthiopien comme ce film graphique

**• DANIEL OBARC - PIÈCES OF MY LIFE •
DE MACIEJ DUFAUD ET THIERRY VILLEUVE (2008)**
« Et quand le mortuori, l'œil au poulain par ce qui est en enfer que j'ai passé ma vie... » Si l'on en croit ses propos, qui choient ce portrait, Daniel Obarc serait donc au paradis. Depuis 2003. Chaque après, deux réalisateurs, qui furent ses compagnons de route, ont rassemblé une somme d'archives pour reconstruire ce que le chanteur disparu considérait comme un enfer : sa vie. Une existence rongée par le mal-être et la drogue, certes, mais aussi portée par une foi inébranlable en la poésie et le rock. Malgré une évidente timidité, celui qui avait embrassé une erratique carrière solo après l'aventure Taxi Girl (1978-1980) se dévoile sans tard face à des caméras qui, au fil des années, l'ont filmé au plus près, dans son quotidien d'artiste éconché et autodestructeur (à la manière musicale d'avoir envie de vivre, dit-il), captant les expressions de son visage sous tous les angles. La proximité des auteurs avec Darc insture une relation de confiance qui permet les confidences les plus intimes, rendant le personnage attachant. Mais la force de ces

Morceaux de ma vie (d'après le titre d'une chanson d'Elvis Presley, l'âme supérieure du chanteur) réside aussi dans un brillant travail de montage, qui joue habilement avec la chronologie : images d'« Arc » et d'« Avant-bier » ont bien l'intention, l'ensemble demeure extrêmement cohérent, fluide. Et très touchant. — **Frida Nguilan**
(Le 16 fév. 1985, grande salle) | En présence des réalisateurs.

du Polonais Maciej Rochliak, qui a eu recours à des séquences animées pour pallier le manque d'images d'archives. Anacréon, ce procédé dramatique permet de mettre en scène les jeunes dansant dans les rues d'Addis-Abeba en 1969 en écoutant James Brown ; les enregistrements clandestins dans un pays n'autorisant que la musique officielle ; ou encore le coup d'état de 2004... Le tout commenté notamment par le visionnaire et incontournable producteur Amha Habte. L'autre figure clé, c'est le réalisateur polonaise Grasia Blyśko, plurielle et croquer star des années 60-70, retrouvée en 2005 par Falco et aux États-Unis, où il était... pépinière. Il nous raconte cet Addis-Abeba interlope, qui célébrait autrefois les noces des traditions amhariques et du funk, de la soul et du rock'n'roll américains, mais aussi le sort de sa femme, qui lui a béni le cœur et les ailes. Jusqu'à son come-back de septuagénaire, la voix toujours charismatique et irrésistible. — **Anne Berthod**
(Le 16 fév. 1985) | En présence de Francis Falco.

pour Arte Creative. Au fil de dix épisodes hebdomadaires, émissions d'archives inédites et d'une trentaine d'interviews actuelles, l'ex-futur créme du hip-hop est là : les rappers MC Solara, Stoney Buggy, Pessi, Ménéfil, Driver ; les graffitiers André, Basalt Crème, 93 NIM, Mode 2. Des gosses d'à peine 15 ans, tous de toute la banlieue, repêchés par Lapassade dans la rue au sur des radions pirates, pour devenir profs avant l'heure dans des UV de rap ou de graffiti. Ils organisent des concerts, participent à des conférences (dont une, légendaire, avec l'Américain KRS-One), donnent des ateliers, des enseignements et des journalières venant du monde entier, médiatisés, le tout financé par les crédits universitaires. Le filon mède la Sainte-Denis ? Toulé par la fac, depuis ses débuts et critiqué par certains activistes hip-hop qui souhaitaient rester dans l'underground, le professeur Lapassade dérange. Ingréable, selon la direction de l'université, le laboratoire ferme ses portes en 1992, enterrant avec lui une page de l'histoire du mouvement. « On peut critiquer son ego, mais il a permis à ces jeunes de créer en son et en leur art, de se professionnaliser et de grandir », affirme Pascal Tessaud. Pour moi, fête cette série, réhabiliter l'expérience de cette époque, à l'ère de Parcoursys, est un acte de résistance. Il faut préciser, il avait compris que l'avenir de la France, c'était la banlieue !

Télérama Sortir 2008 13/02/10

LA BON FESTIVAL

F.A.M.E, un festival unique alliant cinéma et musique

Le festival international de films musicaux fête ses 5 ans d'aventure. Compétition, avant-premières exclusives, films rares et inédits, performances live, conférences et rencontres, le F.A.M.E c'est tout ça à la fois. Pendant 5 jours, c'est sous les pulsations des images et de la musique que la Galté lyrique vivra et vibrera.

Dédié aux récits cinématographiques ayant pour thème principal la musique, le festival est un voyage où l'on passe d'un style musical à un autre : « *Les films musicaux reflètent souvent une époque et nous permettent d'explorer d'autres cultures* », nous confie Olivier Forest, l'un des deux directeurs artistiques. Mais au-delà des projections, F.A.M.E est avant tout un lieu de vie bouillonnant qui se prolonge à travers une série d'animations et d'événements gratuits au cœur de Paris.

Pour sa 5^e édition, F.A.M.E met en avant des femmes puissantes. La flamboyante M.I.A, héroïne d'un film qui dévoile son intimité, ou comment l'enfant réfugiée qu'elle était s'est transformée en pop star internationale. La très mystérieuse Karen Dalton, étoile du folk de la fin des années 60

qui fascinait Bob Dylan. Les strip-teaseuses du club Shakedown, haut lieu de soirées lesbiennes afro-américaines, underground, torrides et illégales, dans le L.A. des années 2000. Sans oublier les L7, contributrices de l'émancipation des femmes dans le rock des années 90.

Du voguing à la high energy, cette édition de F.A.M.E se joue aussi sur le dancefloor – foyer des cultures populaires, où les corps livrent leurs aspirations profondes en s'affranchissant des logiques et des diktats du jour – comme à travers le documentaire *Fabulous*, où Lasseindra Ninja, Mother de la House of Ninja, resplandissante sur les pistes des ballrooms du monde entier, est confrontée à son histoire et son identité.

F.A.M.E, c'est l'occasion unique de découvrir des histoires passionnantes quel que soit le style, l'artiste ou l'époque. Rendez-vous à la Galté lyrique pour cinq jours de feu d'artifice visuel et vivant ! • Z.S.

F.A.M.E
La Galté Lyrique
3 bis, rue Papin – 3^e
Du 13 au 17 février



**“Un lieu de vie
bouillonnant
qui se prolonge
à travers une série
d’animations
et d’évènements
gratuits au cœur
de Paris.”**

13 - 17 FÉVRIER



N'espérez pas voir les comédies musicales d'antan ! Le F.A.M.E (comme le titre de la série culte ou la chanson de David Bowie sans doute) est un festival de films musicaux, mais ce qui compte ici, ce sont les histoires des musiques à travers le cinéma. Les huit films en compétition observent les mutations sonores et les révolutions sociétales qui les ont accompagnées. Rendez-vous à la Gaité lyrique, entre projections et DJ sets. Du 13 au 17 février, à Paris.

gaite-lyrique.net

CULTURIST

DES IDÉES POUR SE COUCHER MOINS BÊTE

DU JEUDI 7 AU MERCREDI 13 FÉVRIER



FESTIVAL JUSQU'AU BOUT DES ONGLES

Bonne nouvelle pour les artistes musclés et les amateurs du sexe : vous êtes mieux de nos meilleurs films que ceux qui ont réussi.

vous dans des bibliothèques et monter le résultat avec des images d'archives. On a quand même jeté un œil à *Où es-tu, Julio Gilberto ?* et on a bien fait car c'est justement le contraire : le père de la bossa-nova est tellement réputé pour sa réclusion qu'on se demande où il est... aux quatre coins de Rio où le journaliste Marc Facher traque inlassablement le

Généralement quand un film s'intitule *Où es-tu, [insérer le nom d'un artiste] ?*, il n'y est pas vraiment question de l'emplacement géographique de la personne, mais de faire comme d'habitude en matière de docu artistique : interviewer des

guitariste. Aïe aux mélomanes abonnés au *Nouveau Détective* : ce n'est pas le seul outil de recherche au programme de *K.A.M.E.*, le festival de musique, de film et de musique de film de la Gaîté Lyrique. Il y a aussi *Bright Light*, sur les traces d'un chanteuse folk islandais - chérie disparue dans l'anonymat juvénile après avoir fasciné l'avant-garde new-yorkaise 60's. Si vous préférez les reconstitutions boucilières aux carnets intimes, faites la queue avec un peu d'avance pour *Land of Chaos*, adaptation attendue du bouquin du même nom sur l'âge d'or et de sang du black metal norvégien (Bluzum, Darkthrone, Mayhem and co.), ses jeunes figures violemment antivergieuses et torturées - mais surtout, sous le maquillage noir et les grands discours nihilistes, leur vraie nature d'ados rigolards et orgueilleux, d'ont

le suicide fracassant généralisé ne semblera que plus tragique encore. Une comédie musicale française inédite, très drôle et complètement fauchée (*En famille*), un portrait de popstar éclipse par surprise alors que tout le monde le disait mort et enterré depuis des années (*Matangi/Maya/Mei A*) et un truc qui s'appelle *La Licorne* sont à ajouter à la liste des choses qui normalement n'existent pas, mais qu'on trouve avec plaisir au programme de cette sixième édition où vous pouvez aussi apprendre à jouer du synthé avec un DJ/Kraker (dimanche 17 février à 20h30) ou apprendre à voguer (à la ce spéciale le 16), histoire d'être le star du prochain bal de Kiddy Simla à l'Élysée. T.R. **K.A.M.E.**, du 13 au 17 février à la Gaîté Lyrique, Paris-3.

photos : B

CAHIER CRITIQUE



FAME électrique

5e édition du 13 au 17 février
à la Gaîté-Lyrique, à Paris

Au programme du festival international des films musicaux : country, disco, punk, rap, ska, techno, jazz éthiopien, bossanova et une grosse saignée metal en bout de course avec trois films particulièrement attendus qui, outre leur orientation musicale, ont surtout pour point commun de tordre les clichés de la mythologie rock de manière aussi frontale que réjouissante.

On passera assez vite sur *Pretend We're Dead* de Sarah Price, documentaire retraçant le parcours de L7, groupe californien et exclusivement féminin qui s'est imposé comme une des formations les plus attachantes de la déferlante alternative du début 90, surtout parce qu'il peine à dépasser le stade du rockumentaire lambda. De nombreuses perches étaient pourtant tendues côté féminisme et affres du cirque rock'n roll – une scène assez marquante voit notamment la guitariste Suzi Gardner avouer qu'elle a l'impression d'être passée à côté de sa vie. Un constat fréquent chez les musiciens de cette génération, mais rarement exprimé de manière aussi frontale et qui, un peu plus approfondi, aurait suffi à faire

passer le film dans une tout autre catégorie.

On s'attendra en revanche nettement plus sur *Lords of Chaos*, évocation très attendue et particulièrement redoutée des meurtres qui ont émaillé la scène black metal norvégienne durant la première moitié des années 90. Attendue parce que le sujet, particulièrement sulfureux, était taillé pour le cinéma, et parce que le projet (un temps entre les mains de Sono Sion) a été confié à Jonas Akerlund, clippeur de renom (Beyoncé, U2, Rammstein) et surtout ex-batteur de Bathory, un des piliers de la première vague black metal norvégienne, et donc garant d'une certaine authenticité. Redoutée parce que le casting, très majoritairement anglo-saxon (Rory Culkin, Emory Cohen, Sky Ferreira) et les premières images ne laissent pas forcément augurer du meilleur. Le résultat est à mi-chemin : la reconstitution est un peu toc, mais le film surprend en montrant les protagonistes tels qu'ils étaient vraiment – des adolescents désœuvrés et pas très malins issus de familles aisées. En choisissant d'opter pour la comédie noire et grinçante plutôt que pour le drame rock au sérieux lénifiant, Akerlund fait de *Lords of Chaos* un film culte en puissance pour un public n'ayant

pas connu les événements ni la scène musicale en question, et qui appréciera qu'on lui propose un point de vue acide mais sincère plutôt qu'une énième charretée de subversion en carton.

On accordera enfin un moment à *Heavy Trip* de Juuso Laatio et Jukka Vidgren, comédie finlandaise ultra potache qui raconte les aventures d'Impaled Rektum, un groupe de «symphonic postapocalyptic reindeergrinding christabusing extreme war pagan Fennoscandic metal» qui végète depuis douze ans et décide de sortir de son trou pour aller jouer dans le plus gros festival metal de Norvège. S'ensuivent un combat contre un carcajou, du surfcrowding en cercueil, une douanière amoureuse de son lance-roquettes, des explosions, des litres de vomis, des références explicites à Spinal Tap et Leningrad Cowboys Go America et un message résumé précisément en ces termes : « Mieux vaut se faire dessus que de rester constipé jusqu'à la fin des temps. » Ici, on ne s'embarrasse aucunement de la réalité, mais on n'oublie pas pour autant de tordre et de piétiner allègrement les codes du heavy metal, comme ceux du cinéma finlandais. ■ **LELO JIMMY BATISTA**



F.A.M.E 2019

Pour sa cinquième édition, le festival international de films sur la musique investit la **Galté Lyrique** autour d'un événement transdisciplinaire, à la croisée du son et de l'image. Consacrée à des films mettant en récit la musique, la compétition officielle proposera de découvrir un essai documentaire sur Daniel Darc, chanteur torturé de Taxi Girl (*Daniel Darc : Pieces of My Life*), une enquête intime sur l'artiste folk Karen Dalton (*A Bright Light : Karen and the Process*), ou encore un portrait de la rappeuse M.I.A. (*Matangi/Maya/M.I.A.*). Un programme défricheur prolongé par des conférences et des DJ sets.

Dinéma Jusqu'au 17 février, La **COMES** Lyrique, Paris 11^e

sorties

Nos conseils
pour la semaine.
Par Diane JACOUS



FESTIVAL DU 13 AU 17 FÉVRIER À PARIS (2-)

F.A.M.E 2019, Festival international de films sur la musique, à la Salle Lyrique. Connaître la musique, c'est aussi savoir la regarder, la filmer. Depuis 2014, le F.A.M.E part à la recherche, partout dans le monde, de films sur la musique qui soient aussi passionnants côté cinéma que pour les musiciens qu'ils racontent. Cette année, les figures mises à l'honneur s'appellent Karon Dalton (photo), MIA, L7, les strip-teaseuses Shakedown ou encore Daniel Darc.

Aujourd'hui dans la capitale

1^{er}

UNION SOVIÉTIQUE

Dernier jour pour tenter l'expérience immersive **DAU**. Une installation qui vous plonge en Union soviétique grâce à un mélange de longs métrages et de happenings artistiques (musique, théâtre, danse...). Et aussi un espace restauration avec du bortsch servi dans des gamelles...
Théâtre du Châtelet et Théâtre de la Ville.
M^o Châtelet. Jusqu'à minuit.
Tarif : à partir de 35 €. dau.com

2^e

CINÉMA ASIATIQUE

Le Festival du film d'Asie du Sud s'installe au Grand Rex. Venez découvrir une sélection de films indépendants et novateurs issus d'une région du monde que l'on cantonne encore trop souvent aux clichés de Bollywood.
Le Grand Rex. M^o Bonne-Nouvelle.
À partir de 14 h. Tarif : de 7 à 25 €. legondrex.com

8^e

ART CAPITAL

Plus de 2 000 artistes exposent leurs œuvres dans la nef du Grand Palais pour le salon Art capital. On y trouvera peintres, sculpteurs, graveurs, plasticiens, photographes, architectes de tous horizons et de toutes tendances.
Grand Palais.
M^o Champs-Élysées - Clemenceau.
11 h-20 h. Tarif : 16 €. artcapital.fr

3^e

FILM SUR LA MUSIQUE

F.A.M.E., le festival international de films sur la musique, propose des avant-premières exclusives et des films rares et inédits. Mais également des rencontres, un atelier, des DJ sets après les projections, une chambre sonore...
La Gaîté Lyrique. M^o Réaumur-Sébastopol. À partir de 12 h.
Tarif : 7 €. gaite-lyrique.net



7^e

GENÈSE DU DESSIN ANIMÉ « DRAGONS »

Art ludique-
Le Musée propose une exposition gratuite consacrée à la trilogie animée Dragons. Plus de 180 œuvres, dessins, peintures numériques et sculptures de travail sont à découvrir en première mondiale.
Art ludique-Le Musée.
M^o Rue-du-Bac. 11 h-19 h.
Gratuit. artludique.com

5^e

MUSIQUE CLASSIQUE

Les Journées du livre russe se tiennent à la mairie du 5^e et proposent des concerts gratuits de musique classique. Au programme notamment, un dialogue musical russo-français entre la pianiste Aminata Alenskala et la soprano lyrique Alina Syrneïnikova.
Mairie du 5^e arrondissement.
M^o Luxembourg. 16 h-21 h. Gratuit.
journéesdulivre russe.fr

5^e

ORCHIDÉES À FOISON

Le Jardin des Plantes présente à nouveau l'événement « Mille & Une Orchidées ». Plus de 1 000 pieds de fleurs d'orchidées réunis dans la magnifique serre tropicale. Une expo incontournable pour les amoureux des fleurs.
Jardin des Plantes.
M^o Gare-d'Austerlitz. 10 h-17 h.
Tarif : 7 €. jardindesplantes.paris.fr



12^e

DANSE OUVERTE

La scène ouverte Sobonovo est un tremplin pour les jeunes danseurs et une occasion de montrer leur univers devant un public. De la danse classique au hip-hop, tous les styles y passent. Un spectacle à découvrir en famille.
Théâtre Douze. M^o Porte-de-Vincennes. 16 h.
Tarif : à partir de 7,50 €. www.sobonovo.com

Ciné/ F.A.M.E. complètement marge

Au cœur d'une programmation riche, la dernière édition du festival parisien propose une sélection de films autour d'artistes ayant choisi, consciemment ou inconsciemment, de s'exclure de la société.

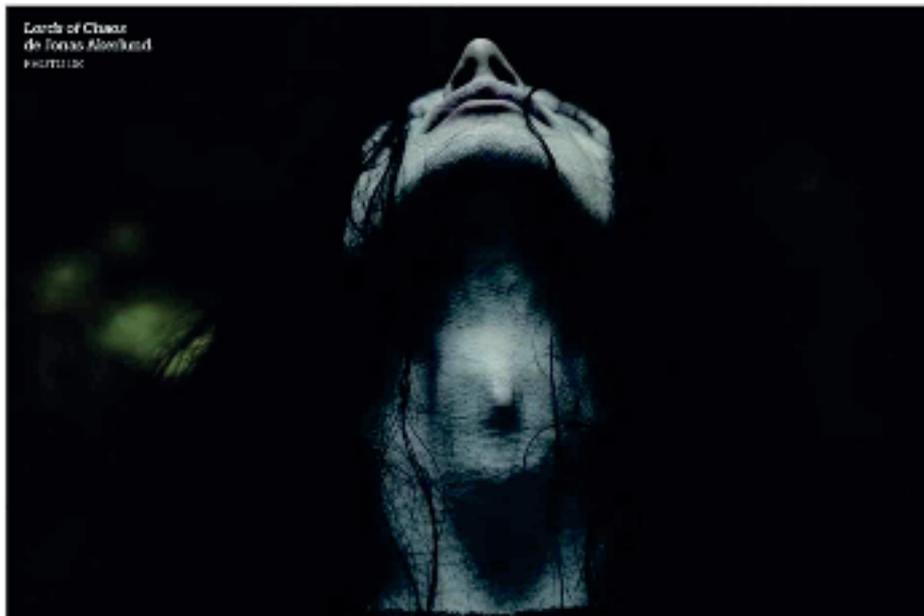
Misère sociale, exclusion, désillusions: même au pincé de leur popularité et intégrées parfaitement à l'économie de marché, les expressions musicales populaires ne rompent jamais tout à fait les liens avec les marges dont elles sont issues. Au cœur d'une programmation riche et variée, le F.A.M.E. Paris International Music Film Festival, avance ainsi, par accident ou par dessein, plusieurs objets cinématographiques et documentaires qui présentent bien plus que des destins artistiques, des vies brisées, des âmes en lutte, voire des genres entiers nés de la nécessité de

s'épanouir à l'abri des yeux et oreilles de la société pour s'en protéger. C'est l'un des points communs qui lient par exemple la culture du voguing, née dans les maisons de refuge improvisées pour jeunes noirs et latinos gay, à Karen Dalton, voix de feu du folk des seventies morte du sida en 1993 après des années d'errance et de folie. C'est également ce qui réunit les trois films sélectionnés par Libé dans les différentes catégories du festival, en compétition et séance spéciale, qui coupent latéralement les sociétés dont sont issus les artistes qui sont leur sujet.

Lords of Chaos Jonas Åkerlund (2018)

Arlésienne du film metal passée de main en main – dont celles du Japonais Sono Sion – depuis une dizaine d'années, *Lords of Chaos* adapte le célèbre livre-documentaire du même nom, écrit en 1998 par Michael Moynihan et Didrik Sæderlund, qui fit passer au statut de mythe la série d'atrocités dont s'est rendu coupable le petit cénacle de (très) jeunes musiciens à l'origine d'un des plus fascinants sous-gen-

res de metal extrême, le «true black metal» norvégien. Finalement réalisé par Jonas Åkerlund, ancien membre de Bathory devenu clippeur à succès, ce biopic augmenté – par l'exceptionnel emballement des faits – se concentre finalement sur la figure sacrifiée d'Øystein Aarseth, alias Euronymous, fondateur du groupe Mayhem et idéologue d'un underground musical fondamentalement antichrétien et morbide qui fut assassiné, en 1993, par son comparse Varg Vikernes alors qu'il n'avait que 25 ans (voir *Libération du 3 août 2016*). Et aboutit à un cocktail étonnant, entre chronique empathique d'une jeunesse sacrifiée et film d'horreur pure – les scènes de suicide et de meurtre en temps réel sont particulièrement brutales et éprouvantes à regarder. «*Tout ce qui s'est passé a fini par normaliser de la réalité*», résume d'entre-tombe Euronymous (interprété par Roey Culkén) en synthèse plausible d'un film forcément au-delà de la réalité et des «vraies mensonges» dont il s'inspire, qui demeure, à ce jour, le plus gros coup de folie furieuse à s'être emparé d'une bande de gamins en sur-



MUSIQUES

DÈS 3 ANS

KIDSCOPE

DES FILMS D'ANIMATION MUSICAUX

Dans le cadre du Festival international de films musicaux (FAME), les plus jeunes aussi ont leur programmation avec des courts-métrages animés de *Hamilton*, de *L'Éléphant musicien* (1961) à *Butterfly Ball* (1974) au plus récent *Le Dragon et la musique* (2014) les 16 et 17 fév. à 14 h.

LA GAÎTÉ LYRIQUE (III^E).

Tél. : 01 53 01 52 00.

IL EST TEMPS...

F.A.M.E À LA GAÎTÉ LYRIQUE

Cinq jours pour vivre la musique et le cinéma au Festival international de films sur la musique. Au programme : projections, films rares et inédits, performances live, et on n'oublie pas de voter pour son film préféré à l'issue des séances.

DU 13 AU 17 FÉV. GAÏTE-LYRIQUE.NET



étapes:

ÉVÈNEMENT



**FILM AND MUSIC EXPERIENCE
(F.A.M.E)**
DES FILMS SUR LA MUSIQUE
Du 13 au 17 février

Éclairant l'histoire d'un groupe célèbre, ou la naissance d'un genre musical, d'innombrables histoires et anecdotes dessinent le monde de la musique. Placées sous le feu des projecteurs, elles prennent tout leur sens. Pour la cinquième année, le festival FAME propose une lecture de la musique au prisme du cinéma. Des longs métrages documentaires, présentés pour la première fois en France, partent à la découverte de musiques venues d'Afrique, du Brésil ou du Nord de l'Europe. Une compétition en quatre catégories récompensera les meilleurs films. Conférences, concerts et DJ-sets prolongeront cet interlude qui ravira les yeux comme les oreilles.

→ *La Gaité lyrique, différents lieux*
→ gaite-lyrique.net/festival/fame-2019

WEB

F.A.M.E, un festival unique alliant cinéma et musique

Le festival international de films musicaux fête, cette année, ses 5 ans d'aventure. Compétition, avant-premières exclusives, films rares et inédits, performances live, conférences et rencontres, le F.A.M.E c'est tout ça à la fois. Pendant 5 jours, c'est sous les pulsations des images et de la musique que la Gaîté lyrique vivra et vibrera.

Dédié aux **récits cinématographiques ayant pour thème principal la musique**, le festival est un voyage où l'on passe d'un style musical à un autre : « *Les films musicaux reflètent souvent une époque et nous permettent d'explorer d'autres cultures* », nous confie Olivier Forest, l'un des deux directeurs artistiques. Mais au-delà des projections, F.A.M.E est avant tout **un lieu de vie bouillonnant** qui se prolonge à travers une série d'animations et d'évènements gratuits au cœur de Paris.

Pour sa 5e édition, F.A.M.E met en avant **des femmes puissantes**. La flamboyante **M.I.A.**, héroïne d'un film qui dévoile son intimité, ou comment l'enfant réfugiée qu'elle était s'est transformée en pop star internationale. La très mystérieuse **Karen Dalton**, étoile du folk de la fin des années 60 qui fascinait Bob Dylan. **Les strip-teaseuses du club Shakedown**, haut lieu de soirées lesbiennes afro-américaines, underground, torrides et illégales, dans le L.A des années 2000. Sans oublier **les L7**, contributrices de l'émancipation des femmes dans le rock des années 90.

Du voguing à la high energy, cette édition de F.A.M.E se joue **aussi sur le dancefloor** – foyer des cultures populaires, où les corps livrent leurs aspirations profondes en s'affranchissant des logiques et des diktats du jour – comme à travers **le documentaire Fabulous**, où Lasseindra Ninja, Mother de la House of Ninja, resplendissante sur les pistes des ballrooms du monde entier est confrontée à son histoire et son identité.

F.A.M.E, c'est l'occasion unique de **découvrir des histoires passionnantes** quel que soit le style, l'artiste ou l'époque. Rendez-vous à la Gaîté lyrique pour cinq jours de feu d'artifice visuel et vivant !

FESTIVAL F.A.M.E DU 13 AU 17 FÉVRIER - GAÎTÉ LYRIQUE

La transversalité dans l'art ce n'est pas qu'un concept pompeux inventé par le lobby des commissaires d'expo. C'est un véritable dialogue entre différentes disciplines, au service de la création. Et quoi de mieux que la musique et le cinéma pour s'initier à cette philosophie fédératrice de l'hybridation ? C'est ce que propose cette nouvelle édition du [Festival International de Films Musicaux](#) qui met à l'honneur les récits des musiques à travers une sélection de films dédiés aux artistes visionnaires et aux mutations sociétales de la chanson. Au [programme de cette année](#), zéro fausse note mais des projections, des DJs Sets, des rencontres, des performances et même une chambre sonore pour vous immerger dans les bandes originales des longs ou moyens métrages à l'affiche. Alors que vous soyez plutôt branché [black métal norvégien](#) ou [bossa nova](#), vous trouverez à coup sûr votre bonheur parmi tous les films en compétition.

Brain vous offre des places pour le F.A.M.E si vous nous donnez le nom de votre clip de musique préféré, qu'on puisse enfin briller dans les dîners en ville.

Envoyez la réponse à lesbonsplans@brain-magazine.fr avec nom, prénom, et en objet F.A.M.E.

F.A.M.E 2019 : la programmation du festival de films musicaux dévoilée !

par Pier-Paolo Gault

Le F.A.M.E revient pour sa cinquième édition du 13 au 17 février à la Gaité Lyrique. Dédié aux films musicaux, entre documentaires et films expérimentaux, le festival présentera une compétition d'œuvres cinématographiques chacune connectées à un pan de l'histoire de la musique, le tout agrémenté de performances et de DJ-sets, mais aussi de conférences et de rencontres ... A la fin du festival, trois prix seront décernés aux vainqueurs : le prix F.A.M.E (dont le jury est notamment composé de journalistes, de programmeurs, de réalisateurs, et de la chanteuse Barbara Carlotti), suivi d'un prix étudiant et du prix du public.

Cette année, ce sont les femmes qui sont mises à l'honneur, avec entre autres, le très attendu documentaire sur la chanteuse M.I.A, *Matangi/Maya /M.I.A.*, de S. Loveridge, retraçant le parcours de la jeune femme passée de réfugiée politique du Sri Lanka à pop star internationale. Ou encore *A Bright Light : Karen and the Process*, d'Emmanuelle Antille, sur la musicienne folk new-yorkaise Karen Dalton. Se jouera aussi, pour la première fois et en présence des réalisateurs, le tumultueux *Daniel Darc : Pieces of my Life*, signé M. Dufaud et de T. Villeneuve, sur le new waver torturé et regretté du groupe Taxi Girl ; ou bien *Rudeboy, the Story Of Trojan Records*, de N. Jack Davies, sur le label historique du dub, du ska et du reggae.

A noter aussi une soirée spéciale "voguing", cette danse inventée dans les clubs underground de New York par les communautés LGBT, un documentaire sur les L7, Riot Grrls emblématiques de la scène grunge des années 90, et deux films sur le black metal : *Lord of Chaos* et *Heavy Trip*, qui clôtureront le festival.

Du côté des performances, la musicienne et plasticienne **Regina Demina** présentera *Dotcom* et réinterprétera en direct le texte du film, soutenue par Colin John Kool. Krikor, quant à lui, sera le DJ d'une projection performée : armé d'un synthétiseur modulaire vidéo, il manipulera des extraits de vieux films et de vidéos trouvées sur le web. Et bien sûr, tout ceci sera accompagné de nombreuses conférences, rencontres, ateliers, ainsi que d'animations pour enfants. Les cinéphiles, les mélomanes, les fans d'art contemporain, les historiens de la musique en herbe, les groupies de M.I.A. : vous savez où trouver votre bonheur.

Retrouvez **toute la programmation sur le site de la Gaité Lyrique.**

PARIS : LE FESTIVAL F.A.M.E REVIENT POUR UNE BINGE-WATCHING DE 17 FILMS SUR LA MUSIQUE

Le F.A.M.E, festival international de films musicaux, vient d'annoncer la programmation de sa 5ème édition, qui aura lieu du 13 au 17 février prochain à la Gaîté Lyrique. Avec le documentaire de Steve Loveridge sur M.I.A ou encore de Sarah Price sur les rockeuses de L7, cette année les femmes seront mises à l'honneur.

Photo en Une : © Rudeboy : The Story of Trojan Records - Nicolas Jack Davies

Silence, ça tourne : le F.A.M.E est de retour pour sa 5ème édition, du 13 au 17 février prochain, (toujours) à la Gaîté Lyrique ! Véritable miroir de son époque, le festival international de films musicaux a concocté pour l'occasion une programmation aux accents girl power, mettant en lumière des femmes fortes et visionnaires - devant ou derrière la caméra.

Parmi les films en compétition - éligibles aux Grand Prix F.A.M.E, Prix des étudiants et Prix du public - seront notamment présentés le documentaire de Steve Loveridge, **Matangi / Maya / M.I.A.**, sur la vie de la chanteuse M.I.A., et **Rudeboy : The Story of Trojan Records** de Nicolas Jack Davies, retraçant l'histoire de ce label qui exporta dub et reggae en Occident. Côté "hors compétition", le festival projettera **L7 : Pretend we're dead** de Sarah Price, portrait sur les rockeuses californiennes du même nom, **Fabulous** d'Audrey Jean-Baptiste consacré à la figure du voguing Lasseindra Ninja, ou encore **Shakedown** de Leilah Weinraub, une plongée au coeur des soirées lesbiennes afro-américaines des années 2000 à Los Angeles.

A retrouver également en soirée d'ouverture : **Cultes**, réalisation du collectif **(LA)HORDE** sur les mouvements des corps en festivals, et **High Energy**, documentaire d'Olivier Monssens sur la folie disco des clubs dans les 80's.

Projections performées, films pour enfants et rencontres seront aussi de la partie durant le festival.

Plus d'informations sur [le site de la Gaîté Lyrique](#).

F.A.M.E 2019 : le festival de films musicaux dévoile sa programmation

10/01/19 13h53



La Gaîté Lyrique vient de dévoiler l'excitante programmation du F.A.M.E, le Festival international de films musicaux, qui aura lieu du 13 au 17 février prochain.



PAR

Salomé Grouard

Du 13 au 17 février, le festival international de films musicaux (F.A.M.E), dont on fête cette année la cinquième édition, fera palpiter le centre névralgique de la Gaîté Lyrique, avec des projections (17 films, dont 7 en compétition), des avant-premières exclusives, des performances live, des rencontres et des DJ set.

Abonnez-vous
à partir de 1€

Des femmes puissantes

F.A.M.E 2019 aura ainsi à cœur cette année de donner la parole aux femmes. En compétition pour les prix du public, des étudiants et du Grand Prix F.A.M.E 2019, il y aura notamment l'excellent et très attendu documentaire *MATANGI / MAYA / M.I.A* de S. Loveridge, retraçant le parcours tumultueux de M.I.A., du statut de réfugiée politique à celui de star internationale. Sera diffusé aussi le documentaire d'Emmanuelle Antille sur la musicienne folk Karen Dalton, baptisé *A Bright Light : Karen and the Process*. Hors compétition seront par ailleurs projetés un film de Sarah Price sur les rock badass de L7, ainsi qu'une réalisation de Leilah Weinraub sur les strip-teaseuses du Shakedown.

Voguing, metal, DJ set, conférences et performances

Si ces femmes feront sans aucun doute vibrer la Gaîté, Daniel Darc, héros punk et moderne de Taxi Girl, aura droit à son documentaire, ainsi que João Gilberto, l'inventeur de la Bossa Nova, ou encore Peter Grudzien, dont la musique est hantée par la psychose familiale. On retrouvera aussi la diffusion de deux documentaires sur le voguing le samedi 16, et celle de deux films sur le black metal : *Heavy Trip* et *Lord of Chaos* le dimanche 17. La Gaîté Lyrique a aussi prévu d'animer ces 5 jours avec de nombreuses conférences, rencontres, ateliers, DJ set et performances (dont celles de Regina Demina).

Pour retrouver la programmation au complet, [c'est sur leur site juste ici !](#)



F.A.M.E 2019 : LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS MUSICAUX À LA GAÎTÉ LYRIQUE

Nouvelle et 5ème édition pour le F.A.M.E FESTIVAL à Paris. Le festival international de films musicaux vous donne rendez-vous du 13 au 17 février 2019 à La Gaîté Lyrique avec au programme des films en compétition, des premières françaises et mondiales, des films rares et inédits, mais aussi des performances live, conférences et rencontres.

Si vous ne connaissez pas encore le **F.A.M.E FESTIVAL**, alors il est temps de vous rattraper. Le **festival international de films musicaux** revient en effet du **13 au 17 février 2019** à **La Gaîté Lyrique** à Paris pour une **5ème édition**.

Au menu ? **Compétition, premières françaises** et mondiales, **films rares** et inédits, **performances live, conférences et rencontres**.

Et parmi les évènements à ne pas manquer, il y a la controversée **M.I.A**, héroïne d'un film qui dévoile son intimité, mais aussi **Karen Dalton**, étoile du folk de la fin des années 60, les strip-teaseuses du club Shakedown ou encore les riot grrrl de **L7...**

Programmation

MATANGI / MAYA / M.I.A

De Steve Loveridge - 2018

En compétition

L'histoire : Un portrait intime de la flamboyante et controversée M.I.A. Ou comment une enfant réfugiée du Sri Lanka s'est transformée en une pop star internationale.

Samedi 16 février à 19h45

HIGH ENERGY : LE DISCO SURVOLTÉ DES ANNÉES 80

D'Olivier Monssens - 2019

Première mondiale en présence du réalisateur / Hors compétition

L'histoire : Le disco est mort, vive la « hi energy » ! Entre les pyramides de cristal noyées dans les fumigènes et les bodybuilders moustachus, plongez dans la chaleur moite de la nouvelle musique de club des années 80.

Jeudi 14 février à 19h45

HEAVY TRIP

De Juuso Laatio et Jukka Vidgren - 2018

Hors compétition

L'histoire : Que se passe-t-il quand un groupe de black metal finlandais, qui n'a jamais joué sur scène, est invité à se produire dans le plus grand festival norvégien ? Un road movie hilarant, quelque part entre les Blues Brothers et Spinal Tap.

Dimanche 17 février à 17h45

ÉTHIOPIQUES : REVOLT OF THE SOUL

De Maciek Bochniak - 2017

Première française en présence de Francis Falceto

En compétition

L'histoire : Pour célébrer la naissance du 31^e volume de la collection Éthiopiennes, le film retrace le cours passionnant de la scène éthio-jazz à travers ses artistes majeurs et le travail du français passionné qui contribua à la faire connaître à un large public.

Vendredi 15 février à 19h45

FABULOUS

D'Audrey Jean-Baptiste - 2018

En présence de la réalisatrice et de Lasseindra Ninja

Hors compétition

L'histoire : Audrey Jean-Baptiste a suivi Lasseindra Ninja, sur sa terre natale, la Guyane, pour former de jeunes danseurs. Elle livre un portrait de cette figure de la scène voguing qui vit la danse comme attitude et comme affirmation.

Samedi 16 février à 21h15

RUDEBOY: THE STORY OF TROJAN RECORDS

De Nicolas Jack Davies - 2018

Première française

En compétition

L'histoire : Il y a 50 ans, le label Trojan fit traverser les océans au reggae, au ska et au dub, pour séduire le public occidental et même, se marier à la culture britannique. Le documentaire retrace l'histoire des artistes et des défricheurs de ces musiques jamaïcaines.

Samedi 16 février à 17h15

L7: PRETEND WE'RE DEAD

De Sarah Price - 2017

Hors compétition

L'histoire : Par leur rock bruyant, leur attitude et leur look, les Californiennes de L7 ont été aux origines du mouvement grunge mais ont aussi contribué à l'émancipation de la femme américaine dans le rock. Un film à leur image : intense !

Dimanche 17 février à 14h15

SHAKEDOWN

De Leilah Weinraub - 2018

Première française

Hors compétition

L'histoire : Underground, illégales, torrides... Shakedown nous plonge dans le monde des soirées lesbiennes afro-américaines de Los Angeles au début des années 2000. Un film direct et cru. Un véritable choc visuel.

Vendredi 15 février à 21h15

LORDS OF CHAOS

De Jonas Åkerlund - 2017

Hors compétition

L'histoire : La dérive violente et criminelle du black metal norvégien autour des groupes Mayhem et Burzum. Une fiction qui plonge au plus près des protagonistes de cette sombre histoire glaçante.

Dimanche 17 février à 14h45

Retrouvez toute la programmation sur !

F.A.M.E 2019 : découvrez la programmation du festival des films musicaux !

Cinq jours de découverte avec 17 projections.

Du 13 au 17 février, le **F.A.M.E festival** met en compétition un certain nombre de films musicaux, allant du documentaire au film expérimental. Pour ce faire, cinq jours durant, la **Gaîté Lyrique** vibrera aux rythmes des images et de la musique. Cinq jours aussi pour aiguïser sa curiosité grâce aux performances excentriques, des dj-sets, des conférences et des rencontres avec les poètes de l'image. Les cinéphiles et les mélomanes y trouveront certainement leur compte ! Trois prix seront décernés aux films lauréats à la fin du festival : le prix F.A.M.E (dont le jury se compose de journalistes, de programmeurs, cinéastes, et de la chanteuse **Barbara Carlotti**), le prix étudiant ainsi que le prix du public. On vous fait découvrir une partie de la programmation dévoilée mercredi dernier juste en dessous.

L'ode au pouvoir féminin

Pour cette cinquième édition, les femmes sont mises à l'honneur. Le festival porte des histoires qui outrepassent les frontières et qui traduisent des questionnements générationnels. Parmi cette belle sélection, nous trouvons le très attendu documentaire **MIA : MATANGI / MAYA / M.I.A** de **S. Loveridge**, retraçant le parcours tumultueux de la chanteuse. De son statut de réfugié politique à celui de pop star internationale. De *Matangi* au *Sri Lanka* jusqu'aux devants de la scène.

On retrouve aussi le documentaire **A Bright Light : Karen and the Process**, d'**Emmanuelle Antille** sur la vie de la chanteuse de Folk, **Karen Dalton**. *“Un objet très singulier, profondément émouvant”* et une réflexion particulière sur le dévouement de l'âme à la création.

Hors compétition, on retrouve le documentaire **L7: Pretend We're Dead** de **Sarah Price**, où des centaines d'heures d'archives personnelles des rockeuses **L7** sont décortiquées pour offrir un film intense. Notez aussi la réalisation de **Leilah Weinraub** sur les strip-teaseuses du **Shakedown** qui nous plonge dans le monde des soirées lesbiennes afro-américaines des années 2000.

Performances et conférences, dj-sets et voguing... il y en a pour tous les goûts

On parle évidemment de force féminine, mais le new-waver **Daniel Darc** ne sera pas en reste. En avant première et en présence des réalisateurs **M. Dufaud** et de **T. Villeneuve**, retrouvez **Daniel Darc : Pieces of my Life**. Une oeuvre traduisant la fascination pour le *“Héros punk et chanteur solo torturé, en proie à l'autodestruction”*.

La fête, pour inaugurer le festival, et un plongeon dans la disco des années 80 avec **Cultes** du collectif **(LA)HORDE** et **High Energy** d'**Olivier Monssens**. *“Des corps qui dansent mais qui n'oublie jamais de ressentir”*.

Pour la séance spéciale "voguing", deux projections offrent un aperçu de la **Ballroom Scene** grâce à **Lasseindra Ninja**, la figure emblématique du voguing ! Une danse qui s'assimile bien plus à une attitude, une affirmation.

Du côté des performances, **Regina Demina** interprétera une pièce mêlant musique, film et lecture. **Krikor**, armé de ses synthétiseurs fera office de DJ lors d'une projection performée. Mais bien sûr on ne vous dit pas tout... il y aura aussi de nombreuses rencontres, ateliers, conférences

Une programmation kaléidoscopique à découvrir entièrement [sur le site du festival](#).

3 FILMS MUSICAUX À DÉCOUVRIR AU FESTIVAL F.A.M.E

Publié le 14 janvier 2019 à 0:45

Pour sa cinquième édition, le festival de films musicaux F.A.M.E affiche une programmation ultra excitante, où les femmes tiennent le haut de l'affiche.

Inédits ou rares, en compétition ou pas, les films projetés au festival F.A.M.E sont bien plus que de simples documentaires pour fans de musique. D'une enquête sur la chanteuse folk Karen Dalton à un portrait de la figure du voguing Lasseindra Ninja, de *Matangi / Maya / M.I.A*, qui revient sur le parcours hors-normes de M.I.A, à *Shakedown*, qui plonge au cœur de la culture lesbienne et noire du début des années 2000 à Los Angeles, en passant par *L7: Pretend We're Dead*, qui retrace l'épopée du plus féministe des groupes de rock de meufs 90's, cette cinquième édition brille par la présence de femmes qui ont marqué l'histoire de la pop culture. On a sélectionné trois films à ne pas louper lors de cet événement, qui vient de révéler sa programmation et se tiendra à La Gaîté lyrique, à Paris, du 13 au 17 février 2019.

Quoi? Un documentaire qui retrace le parcours artistique et engagé de M.I.A, l'une des artistes les plus créatives et singulières de sa génération.

Pourquoi on a envie de le voir? De son arrivée du Sri Lanka en Angleterre en tant que réfugiée à l'âge de onze ans, aux scènes des plus grands festivals du monde, M.I.A raconte son parcours dans ce documentaire intimiste réalisé en 2018 et encore indisponible à la VOD en France. C'est l'occasion de comprendre l'éclosion d'une musicienne qui a su faire de sa différence un atout, avec un talent rare pour faire cohabiter exigence artistique et revendications politiques.

Quoi? Un documentaire sur L7, le plus sale, méchant et génial des groupes de grunge féminins.

Pourquoi on a envie de le voir? Plus heavy que les riot grrrls, plus engagé que Hole, L7 était un groupe à part dans le paysage musical des années 90. Formé à Los Angeles, L7 était connu pour son féminisme actif -le groupe avait lancé Rock For Choice, un concert caritatif en faveur du droit à l'avortement- et pour la radicalité de Donita Sparks, sa frontwoman sans limites. Son fait d'armes le plus notoire: après avoir été ciblée par divers objets en provenance du public au festival Reading de 1992, elle avait répliqué en jetant son tampon usagé dans la foule.

Quoi? Un documentaire sur le Shakedown, un strip club lesbien et afro-américain du début des années 2000 à Los Angeles.

Pourquoi on a envie de le voir? Réalisé par Leilah Weinraub, l'artiste derrière la marque de streetwear Hood By Hair, *Shakedown* suit des figures emblématiques de ce club aussi sulfureux qu'underground, scène d'une sous-culture méconnue et peu documentée. Avec un regard d'insider respectueux et initié, Leilah Weinraub se fait le témoin d'une forme de résistance joyeuse et débridée aux discriminations raciales et sexuelles.

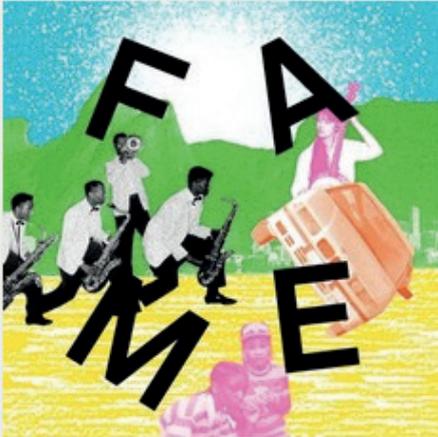
F.A.M.E, Napkey: les sorties à réserver cette semaine à Paris

Chaque semaine, retrouvez notre sélection de sorties et de bons plans à réserver dans la capitale.

F.A.M.E à la Gaîté lyrique

Cinq jours pour vivre la musique et le cinéma au Festival international de films sur la musique. Au programme: projections, films rares et inédits, performances live, et on n'oublie pas de voter pour son film préféré à l'issue des séances.

F.A.M.E à la Gaîté lyrique (Ille), du 13 au 17 fév.



C'est reparti pour le F.A.M.E., le festival consacré aux films musicaux

par Émile | le 21-01-2019

📌 fame, gaité lyrique



Depuis 2014, la **Gaité Lyrique** accueille tous les ans le festival des films musicaux, **Film And Music Experience**. Cette année il aura lieu du 13/02 au 17/02, et les festivaliers auront l'occasion de voir 8 films en compétition, 10 films hors compétition, ainsi que tous les autres formats proposés dans le cadre de l'événement - ateliers, conférences, performances, DJ sets, etc.

Au niveau des films, il sera question de **Daniel Darc**, de la musique éthiopienne, de fictions poétiques sur le féminisme en musique, de metal norvégien, de l'histoire de **Trojan Records** ou encore des stages de hip-hop qui ont lieu à Paris-8. Si vous êtes sur Paris, on vous conseille d'y aller en prenant vos places [ici](#). Sinon il vous faudra attendre le partenariat avec le site de streaming **MUBI**, qui est associé à l'événement et qui retransmettra probablement une partie des films.

Toutes les bandes-annonce sont disponibles sur YouTube en cliquant [là](#).

Enfin un film qui raconte le chaos de la scène black metal norvégienne des 90's

Regardez la bande-annonce de « **Lords of Chaos** », une production Vice Studios avec Rory Culkin et Sky Ferreira, qui revient sur la bande de Mayhem et tous ces joyeux drilles qui brûlaient des églises et se butaient entre eux pour passer le temps.

Il aura suffi que le chanteur de Mayhem Per Yngve Ohlin, plus connu sous le nom de Dead, se suicide à l'âge de 22 ans en 1991 après s'être tranché les veines, la gorge puis s'être tiré une balle dans la tête, pour que la scène black metal norvégienne, qu'il avait contribué à lancer, commence à, disons, partir un peu en couilles.

Outre le saccage et l'incendie en règle d'églises diverses par différents membres de la scène, rappelons qu'Euronymous, guitariste de Mayhem, eut

également la bonne idée de prendre une photo du cadavre encore chaud de son comparse - photo qui figurerait ensuite sur **la pochette de l'album Dawn of the Black Hearts**. Avant, bien sûr de se faire assassiner lui-même au couteau par Varg, qui avait déjà une paire d'albums de Burzum à son actif.



Lire: Une longue conversation sur le black metal avec Thurston Moore

Toute cette joyeuse bande se retrouvera dans *Lords of Chaos*, un nouveau film Vice Studios qui reviendra sur cette parenthèse enchantée, et se concentrera sur Mayhem. Basé sur le livre du même nom **écrit en 1998 par Michael Moynihan and Didrik Söderlind**, le film est réalisé par Jonas Akerlund de Bathory, et mettra en scène Rory Culkin, Sky Ferreira, Emory Cohen, Jack Kilmer. En attendant de **voir le film à la Gaîté Lyrique le 17 février dans le cadre du festival international de films sur la musique F.A.M.E**, vous pouvez déjà patienter avec la bande-annonce ci-dessus.

Incroyable ! On a enfin retrouvé la piste de Xavier Dupont de Ligonnières !

D'après l'analyse de ses correspondances, un faisceau d'indices indique qu'il pourrait éventuellement être présent à la cinquième édition du Festival International de Film sur la musique à Paris !

Le mystère semble enfin s'éclaircir ! Où est passé Xavier Dupont de Ligonnières ? Certains pensent qu'il aurait trouvé refuge dans un monastère perdu aux États-Unis, d'autres qu'il a été pris en stop par Nordhal Lelandais. Cependant, une très récente analyse de ses nombreuses correspondances fait ressortir un tout nouvel élément. Dans un courriel échangé avec de vieux amis d'un groupe de prière, il déclare qu'il projeterait d'assister au F.A.M.E. à Paris entre le mercredi 13 et le dimanche 17 février ! Voici un extrait :

« Si ça tourne mal, écrit-il, je n'ai que deux solutions : me foutre en l'air avec ma voiture ou foutre le feu à la baraque quand tout le monde dort. Comme cela, je pourrais assister au F.A.M.E, bien pénard ! (...) Post scriptum : je suis très sérieux, lucide et sous l'emprise d'aucune drogue ni d'aucun alcool. »

Le F.A.M.E, qu'est-ce que c'est ? C'est le Festival International de Film sur la Musique qui se tient depuis plusieurs années à la Gaité Lyrique à Paris. Un évènement immanquable que les fanatiques de pop culture marquent d'une croix rouge sur leurs agendas. C'est un peu comme le Festival de Cannes, mais pour les documentaires pop musicaux. Seulement des films sélectionnés avec amour et exigence, souvent diffusé en avant-première. Détail qui tue, c'est souvent l'occasion de les voir avec des sous-titres en français.

Voici un petit focus sur quelques séances de cette édition 2019 où l'équipe de Gonzai sera présente au premier rang :

L7, Pretend We're Dead : Oui, nous pensons aussi que c'est à cette séance que Xavier Dupont de Ligonnières montrera le bout de son nez. « Faire semblant d'être mort » : Tout est dans le titre ! Un rockumentaire sur le mythique combo grunge 90's : Leurs amis, leurs amours, leur emmerdes. En espérant que l'on s'écarte des poncifs de construction rise & fall inhérent à ce type de documentaire pop.

Daniel Darc : Piece Of My Life. Première mondiale pour cet essai à la gloire – mais pas que – de l'ex-Taxi Girl, réalisé par Marc Dufaud et Thierry Villeneuve. Moi, je passe mon tour, cà me fatigue les rockers camés, mais ok respect. Par contre, j'attends de pied ferme...

Fabulous d'Audrey Jean-Baptiste. Un documentaire hors compétition qui suit avec amour Lasseindra Ninja, figure incontournable et militante du Voguing parisien de retour sur sa terre natale : la Guyane.

Lords Of Chaos de Jonas Akerlund : une fiction sur le groupe de Black Métal Mayhem par Jonas Akerlund, réalisateur de dizaines de clips (*Smack My Bitch Up* de Prodigy, Metallica, Madonna), du film super-culte « Spun » avec Debbbie Harry en 2002 ainsi que du *what the fuck* « Polar » très récemment sur Netflix. Mieux que le film sur Queen ?

Matanga/ MAYA/ M.I.A de Steve Loveridge : Comme le titre l'indique, un docu très attendu sur l'artiste MIA.

Musique, Cinéma, AGENDA / 7 février 2019

Voguing, Grunge, L.A Underground : 5 Films À Voir Au F.A.M.E Festival

Par Apolline Bazin

Le Festival International de films musicaux est de retour pour une 5ème édition hyper-tonique, du 13 au 17 février à La Gaîté Lyrique.

Le festival s'ouvrira jeudi 14 février avec la première française de *CULTES*, un moyen-métrage en compétition du collectif (LA)HORDE, un trip réflexif sur le corps ivre et en mouvement dans une foule de festival. Une introduction pour un programme non moins intense : la programmation est pleine de personnages forts et de moments de musique intenses, capturés sur le vif ou reconstitués avec des archives inédites ! Voici nos 5 films à ne pas manquer.

FABULOUS

La Gaîté Lyrique célèbre depuis quelques saisons la scène voguing parisienne, et c'est donc naturellement qu'on en retrouve un peu dans la programmation de F.A.M.E : la documentariste Audrey Jean-Baptiste a suivi Lasseindra Ninja, mother de la House of Ninja dans sa région d'origine, la Guyane. La figure incontournable du voguing fait le voyage pour enseigner son art à des plus jeunes, mais cette transmission amène aussi une confrontation avec une réalité lointaine. Partir puis revenir et retrouver une société où il est toujours compliqué d'être soi ? Une seule solution, continuer à partager l'amour de la danse. Une première qui s'annonce aussi flamboyante qu'émouvante.

Samedi 16 février à 21h15

TOUT LE MONDE DORT

Si vous ne l'avez pas encore vu, voilà l'occasion de (re)découvrir le dernier documentaire de Jérôme Clément-Wilz. Paris est toujours une fête, oui peut-être, mais c'est bien grâce à des collectifs et associations qui déploient une énergie sauvage pour faire des nuits à leur image. Le réalisateur a suivi les membres du collectif Pas-Sage qui organise des *free parties* depuis quelques années dans les friches industrielles autour de Paris. Les organisateurs jouent au chat et à la souris avec la police sur un nombre de BPM très soutenu et le documentaire offre un témoignage vivace d'un moment de culture présent.

SHAKEDOWN

C'est un peu comme si The L World avait rencontré le cast d'Orange is the New Black, dans la vraie vie : *Shakedown* raconte l'histoire d'un club underground et illégal, entièrement géré par des femmes. Le décor est celui d'un Los Angeles bouillant de tensions sociales et raciales, les personnages sont les lesbiennes afro-américaines de la ville au début des années 2000. Anglais cru, drama et amitiés : la réalisatrice Leilah Weinraub a suivi ces femmes de jour comme de nuit, au plus près de leur vérité, celle d'une minorité forte dans son club et marginalisée à l'extérieur. Montré pour la première fois en France, le film rassemble des scènes et archives sur 15 ans.

MATANGI / MAYA / M.I.A

M.I.A, la star, l'artiste pluridisciplinaire, l'activiste, aujourd'hui 43 ans et toujours aussi créative. Mais d'où vient cette énergie, quelle est son histoire ? Récompensé du prix spécial du Jury au festival de Sundance en 2018, le film de Steve Loveridge joue sur une grande quantité d'archives et de moments passés avec Mathangi Arulpragasam (son nom de naissance) pour tenter de percer le mystère. Un collage sonore et esthétique, clash de styles et de cultures, bref un reflet des multiples identités de l'artiste. En toile de fond, on plonge dans la guerre civile au Sri Lanka entre hindous et tamouls, l'ethnie à laquelle appartient la famille de M.I.A. L'enfant a connu les premières années du conflit avant de s'installer définitivement en Angleterre. De son père, activiste politique, elle a sans doute hérité la rage de contester.

L7 – PRETEND WE'RE DEAD

Nées dans la lumière de Californie, les L7 sont placées depuis leurs premiers accords et pour toujours sous le soleil noir du grunge. Sœurs d'armes des Riot grrrls qui émergent à la même époque au Nord, le groupe a connu sa période la plus vivante entre 1985 et 2001, période sur laquelle est réalisée le documentaire. Farouchement féministes, les membres du groupe ont su s'imposer dans une industrie musicale largement masculine (et macho). Reformé en 2015, le groupe prépare un nouvel album pour 2019. Définitivement *not dead* les meufs.

FAME Festival 2019 | Paris

Lier le cinéma à la musique, tout ce qu'on aime.

Du **13 au 17 février**, le **F.A.M.E festival** met en compétition un certain nombre de films musicaux, allant du documentaire au film expérimental.

Pour ce faire, cinq jours durant, la **Gaîté Lyrique** vibrera aux rythmes des images et de la musique. Cinq jours aussi pour aiguïser sa curiosité grâce aux performances excentriques, des dj-sets, des conférences et des rencontres avec les poètes de l'image. Les cinéphiles et les mélomanes y trouveront certainement leur compte ! Trois prix seront décernés aux films lauréats à la fin du festival : le **prix F.A.M.E** (dont le jury se compose de journalistes, de programmeurs, cinéastes, et de la chanteuse Barbara Carlotti), le prix étudiant ainsi que le prix du public.

Pour cette cinquième édition, les femmes sont mises à l'honneur. Le festival porte des histoires qui outrepassent les frontières et qui traduisent des questionnements générationnels. Parmi cette belle sélection, nous trouvons le très attendu documentaire **MIA : MATANGI / MAYA / M.I.A** de **S. Loveridge**, retraçant le parcours tumultueux de la chanteuse. De son statut de réfugié politique à celui de pop star internationale. De Matangi au Sri Lanka jusqu'aux devants de la scène.

F.A.M.E 2019

Si les documentaires sur la musique sont légion, le festival F.A.M.E fait la part belle aux films d'auteur, aux essais et aux docu-fictions plutôt qu'aux biopics standardisés. La soirée d'ouverture, placée sous le signe de la *High Energy*, inaugure une édition plus éclectique que jamais, jalonnée de performances et de rencontres.

Par Julien Bécourt
publié le 14 févr. 2019



VOIR LE SITE

[de la Gaîté lyrique](#)

Concoctée par le tandem de programmeurs Olivier Forest et Benoît Hické, la programmation fait cette année la part belle aux bas-côtés de l'industrie musicale, aux communautés marginales (ou plutôt, marginalisées malgré elles) et à la manière dont naissent spontanément des courants musicaux. C'est beau être devenu un lieu commun, cela n'en reste pas moins une vérité : l'histoire de la musique populaire est tissée de niches et de sous-niches, de *success stories* comme de destins maudits, dans lesquels deux postures prédominent : celle du loser magnifique, alimentant un romantisme intarissable, et celle, déclinée d'une génération à l'autre, du dancefloor queer et des fêtes urbaines clandestines.

Sociologie de la teuf

Shakedown retrace les quinze années mouvementées d'un club underground de Los Angeles, tenu par des femmes afro-américaines lesbiennes. C'est toute une scène musicale qui se crée au fil des ans, soudant une communauté queer dont les protagonistes, strippeuses de choc, se façonnent des identités extravagantes : Mahogany, Egypt, Jazmine, I-Dallas... Membre active de cette communauté, la réalisatrice Leilah Weinraub livre un témoignage intime de ces années passés dans ce monde parallèle où le militantisme s'incarne dans un mode de vie hédoniste. À Paris, ce sont les friches industrielles, les catacombes ou les lisières des bois qui sont prises d'assaut par de jeunes fêtards, suivis pendant leurs phases de repérages par la caméra de Jérôme Clément-Witz dans son film *Quand tout le monde dort*. À la différence du discours revendicatif des femmes du *Shakedown*, contourner les interdits et organiser des teufs clandestines ressemble ici davantage à une expédition du Club des Cinq (on songe parfois au *Nocturama* de Bonello) qu'à une volonté plus politique d'en découdre avec le système. En creux, Clément-Witz dresse le portrait de cette « *génération Disney* » (sic) qui a finalement la même envie que les précédentes : s'amuser pour pallier à l'ennui, chercher un espace de liberté temporaire, foutre le bordel, s'amouracher d'absolu tout en s'interrogeant sur son orientation sexuelle. Là encore, la musique est le prétexte à se retrouver « en famille » et à faire tronc commun, en se donnant l'illusion – le temps d'une nuit – de vivre un « conte de fées ».

Marge ou crève

Autre communauté, mais d'un tout autre genre : celle du métal extrême, pas vraiment branchée Disney et conte de fées. À travers deux films, la scène métal est représentée dans tous ses excès. Une comédie finlandaise à la *Spinal Tap* (*Heavy Trip*, de Juuso Latio et Juka Vidgren) met en scène avec un humour potache les tribulations du groupe Impaled Rektum (!), tandis que *Lords of Chaos*, de Jonas Åkerlund, est une transposition fictionnelle du conflit qui entraîna Varg Vikernes, alias Burzum, à incendier des églises et à assassiner son rival du groupe Mayhem. Espérons seulement que le film, que l'on découvrira dans la foulée, ne se complaise pas dans les clichés racoleurs qui font le lit du politiquement correct. Souvent dénigré en vertu de sa radicalité et d'un nihilisme idéologiquement douteux, le Black Metal reste néanmoins l'un des courants musicaux les plus captivants de ces vingt dernières années.

Autodestruction encore, mais subie plutôt que souhaitée. Car l'industrie musicale accueille à bras ouvert l'excentricité, à condition qu'elle soit auréolée de succès. *The Unicorn* marche sur les traces de l'outsider folk Peter Grudzien, qui n'aura sorti qu'un seul et unique album, autoproduction tirée à quelques centaines d'exemplaires, suivi d'une pléthore de cassettes. Le film nous immerge dans un huis-clos familial exhibant la face la plus précaire et borderline de l'Amérique. Anonymat, aliénation, misère économique et détresse affective forment le contrechamp d'un destin dont la musique, dans la tradition de Hank Williams ou de Bob Dylan, est l'unique voie de sortie. Soit l'antidote absolue à la mythologie glamour dont se délectent les médias.

Dans *A Bright Light – Karen and the process*, Emmanuelle Antille retrace par bribes la vie de Karen Dalton, icône folk des années 1970 à la voix d'une splendeur rocailleuse, tragiquement décédée du SIDA dans l'anonymat général après une carrière en dents de scie. En arpentant les lieux qu'elle a traversés et en rendant visite aux personnes qui l'ont fréquenté, la réalisatrice lui dresse un magnifique mausolée. Autre anti-héros, et pas des moindres, Daniel Darc incarne le rocker maudit par excellence. Junkie invétéré et personnalité ombrageuse, l'ancien chanteur de Taxi Girl a signé une poignée d'albums solo salués par la critique, sans jamais parvenir à s'extirper d'une condition marginale. Privilégiant une forme poétique et impressionniste à l'enfilade de témoignages post-mortem, *Daniel Darc, Pieces of my life* constitue un bel hommage à cette figure majeure du punk français.

Il n'y a pas que les comédies musicales dans la vie et F.A.M.E le prouve encore une fois en posant ses écrans et ses enceintes à la Gaîté Lyrique. Après une première édition en 2014, le Festival international de films sur la musique continue ses expérimentations. Des films-labos qui font le récit de musique pour cinq jours bien remplis, entre projections et rencontres. De quoi étendre votre géographie vers des paysages sonores inattendus. Ou quand les images et les sons font bon ménage.

Ici vous aurez le choix. Culte voguing, métal nordique ou éthio-jazz, avec pas moins de 19 films. De l'ethnomusicologie en plus cool. Un calendrier ciné fourni, dans lequel on retiendra : 1° *Lords of Chaos* (17/02 à 14h45), une fiction presque docu qui montre les dérives satanistes et meurtrières d'un groupe de black metal scandinave (avec Sky Ferreira dedans). 2° *Quand tout le monde dort* (15/02 à 22h15), docu qui suit le collectif Pas-Sage dans l'organisation de ses soirées parisiennes. Et 3° *MATANGI / MAYA / M.I.A* (15/02 à 19h45), portrait très attendu de la star intergalactique à base d'archives vidéos personnelles.

Avec son lot de performance et de live, F.A.M.E 2019 risque d'être l'un des grands moments de février. Mais on n'oublie pas que le festival n'est pas là que pour la détente : c'est aussi une compétition entre 8 films, avec un Jury pour le Grand Prix pas vraiment fun (Barbara Carlotti, Philippe Vasset...). Mais le reste est parfait. De quoi vous en mettre plein les yeux, plein les oreilles.

Par Gildas Madelinat

Publié : lundi 11 février 2019

poppers, disco et gabber : les meilleurs docus musique sont au fame festival

À Paris du 13 au 17 février, la Gaité Lyrique célèbre un genre au sommet : le documentaire musical.

Depuis cinq ans, à la Gaité Lyrique, le festival F.A.M.E offre une plongée foisonnante et excitante dans la galaxie du documentaire musical – un genre qui semble ne s’être jamais aussi bien porté. Entre films en compétitions, débats thématiques, ateliers pratiques et performances diverses, l’édition 2019 du F.A.M.E se concentre sur la notion d’identité, qu’elle soit politique, de genre, collective ou de destin. On a sélectionné nos cinq coups de cœur.

À la fin des années 1970 et au début des années 1980, après des années de succès sans commune mesure, c’est le backlash du disco orchestré par la Demolition Night. Dans un stade de Chicago, à l’appel du DJ Steve Dahl, fervent ennemi du genre, des milliers de vinyles de disco sont brûlés car considérés trop mainstream, trop noirs et trop gays. Dans cette entreprise de démolition en règle, le disco devenu paria sera sauvé des oubliettes par les gays qui le transforment en Hi-NRG. Une version plus musclée, plus rapide et plus électronique, qui va devenir la bande son de leurs marathons, mêlant musique électrique, drogues à gogo, culte du corps et orgies sexuelles. Le documentaire « High Energy » raconte la genèse de ce sous-genre, entre San Francisco, New York et Londres, dont la pulsation cardiaque et les gimmicks de production ressemblent à un rush de poppers. Un genre musical qui va devenir malgré lui la musique de fond des années sida où, malgré l’épidémie, les gays vont faire un pied de nez à la maladie avec des tubes comme « *So Many Men So Little Time* » de Miquel Brown ou « *High Energy* » d’Evelyn Thomas. S’il s’égare un peu du côté de l’italo-disco et de l’eurodance - dont les sources sont à chercher du côté de la Hi-NRG mais pas que - le docu montre comment le genre a essaimé dans la pop, essentiellement celle des années 1990, générant la mode des tubes faciles, fabriqués à la chaîne, propulsés en tête des hit-parade.

« *High Energy, le disco survoltée des années 80* » le jeudi 14 février à 19h45.

En quelques années le collectif (La) Horde, composé de trois artistes multi-casquettes, est devenu le collectif de danse le plus en phase avec son époque. De leurs spectacles à couper le souffle (on se souvient avec émotion de « To da Bone » qui puisait dans les mouvements du hard style) jusqu'à leurs chorégraphies suantes et énervées pour la nouvelle tournée de Chris & The Queens, leurs interrogations sur la club culture traversent ce court métrage onirique. Une plongée tout en EDM, qui explore la notion de fête, de rassemblement, de communion, mais aussi de solitude face à l'immensité de la foule. Bref, on ne les aime pas, on les adore.

Cultes de (La) Horde, le jeudi 14 février à 19h45

Hip-hop et politique font-ils bon ménage ?

Pour tous ceux qui n'avaient pas prêté beaucoup d'attention au parcours de la rappeuse d'origine sri-lankaise M.I.A, à sa réputation sulfureuse et à son engagement politique rivé au corps, le documentaire de Steve Loveridge (qui a obtenu le prix du jury au festival de Sundance 2018) réclame un visionnage obligé. À partir d'une vingtaine d'années d'archives filmées, le réalisateur retrace le parcours de cette réfugiée, qui débarque à Londres à l'âge de 11 ans après avoir fui la guerre civile au Sri Lanka. De ses débuts de rappeuse dans sa chambre à sa rencontre avec Diplo, de ses clips à succès à son statut de bad girl, de son scandale en forme de « doigt d'honneur » au Superbowl avec Madonna à son engagement politique acharné envers les tamouls qui lui a valu d'être attaquée comme « complice du terrorisme », le documentaire prouve avec justesse qu'être une chanteuse racisée, féministe et politisée, n'est pas si simple, et ce même dans les années 2000.

Matangi / Maya / M.I.A de Steve Loveridge le 16 février à 19h45.

Aux débuts des années 2000, à Los Angeles, le collectif Shakedown, exclusivement composé de femmes lesbiennes et afro-américaines, a secoué le clubbing underground avec ses soirées torrides, ses strip-teaseuses brûlantes et leurs billets de dix dollars coincés dans leur string. Pendant de longues années, Leila Weinraub, membre active de Shakedown, a filmé à l'arrache cette effervescence pétillante comme une coupe de champagne, entre twerks endiablés, backstages fatigués et témoignages poignants, tout en suivant de près les figures stars de cette scène indépendante, comme Mahogany, Egypt, Jazmine ou I-Dallas. Le résultat, brut et en sueur, à l'image sautillante et saturée, est une plongée sans fond dans un espace de liberté LGBT, où les codes de la féminité et de la masculinité sont tordus dans tous les sens, où le sujet de l'homoparentalité pointe le bout de son nez, où les butchs côtoient les fems, où le désir et l'érotisme lesbien sont interrogés et où le collectif est à la fois une arme et un refuge face à l'agressivité extérieure. À l'image des raids incessants de la police qui finiront par faire fermer le club en 2004.

Shakedown de Leilah Weinraub le vendredi 15 février à 21h15

À la recherche de la voix perdue

[POP TALK] Avec les fondateurs de F.A.M.E

F.A.M.E fête sa cinquième édition et marque toujours sa singularité

À l'occasion de la cinquième édition du festival F.A.M.E, dédié aux films internationaux sur la musique, nous avons pu poser quelques questions à Olivier Forest et Benoît Hické, fondateurs et directeurs artistiques du festival depuis le début.

Un parcours idéalement calibré et pensé pour une expérience surprenante, qui vaut le détour.

C'est la 5ème édition cette année (2019) de F.A.M.E, est-ce qu'il y a un point sur lequel vous avez souhaité miser davantage que sur les éditions précédentes ?

Olivier Forest : C'est une édition pour laquelle on a décidé de porter une attention particulière sur ce qu'on appelle le hors projection, c'est-à-dire tout ce qui se passe hors des deux salles de projection. Donc on aura cette année ce qu'on appelle F.A.M.E Live, des séances « performées » en accès libre, avec le musicien Krikor, l'artiste Régina Demina, et le collectif les Froufrous de Lilith. On propose aussi des programmes pour enfants en accès libre, le F.A.M.E Kids. Et il y aura aussi des dj sets tous les soirs pour faire la fête après les projections.

Benoît Hické : Nous sommes très attentifs à la notion de parcours des spectateurs, car, en festival, il y a plusieurs chemins à emprunter en fonction des goûts, des envies de découverte ou tout simplement des attentes sur tel ou tel film, tel.le ou tel.le artiste. Nous espérons que le public s'amusera autant que nous à ce jeu de pistes, qui peut l'amener du heavy metal aux synthétiseurs vidéo modulaires, d'une enquête sur Joao Gilberto à une comédie musicale vraiment indé et jubilatoire, par un jeu de cloche pied.

pourquoi l'église veut faire interdire le film « lords of chaos » ?

Le film sur l'ascension et la chute du groupe de black metal norvégien Mayhem, sera projeté dans le cadre du FAME festival à Paris.



Alors que le film *Lords of Chaos* sera bientôt projeté à Paris dans le cadre du festival FAME, sa sortie au Royaume-Uni fait déjà couler beaucoup d'encre. Le film décrit l'ascension du groupe de black metal norvégien Mayhem. On y retrouve Rory Culkin, vu notamment dans *Scream 4*, dans le rôle d'Euronymous, le guitariste. Si le nom de Mayhem ne vous dit pas grand chose, sachez que le groupe fut au centre de la scène black métal norvégienne des années 1990 - un règne émaillé de controverse, de mort et de crime.

Lords of Chaos s'intéresse de plus près à l'histoire de Dead, le leader du groupe qui s'est suicidé et dont l'image et la mort ont été par la suite utilisées par Euronymous à des fins publicitaires (son corps apparaît sur la couverture de l'un des disques du groupe). Le film aborde également l'intérêt de la scène metal pour les incendies d'église, et revient sur deux meurtres obscurs. Il n'en fallait pas plus pour que des groupes religieux anglais n'en viennent à demander l'annulation de la sortie de *Lords of Chaos*, craignant que le film ne glorifie le suicide, l'auto-mutilation et le satanisme. Dans un entretien avec *The Telegraph*, le groupe The Christian Institute a été jusqu'à affirmer que le film faisait la promotion du suicide chez les jeunes.

« Pourquoi passons-nous tant de temps à idolâtrer ce que le comportement humain fait de pire ? s'interroge Simon Calvert, directeur adjoint de l'organisation. Dans le climat d'inquiétude actuelle autour de l'auto-mutilation et du suicide, on aurait pu imaginer un peu plus de considération vis-à-vis des personnes vulnérables susceptibles d'imiter ce qu'elles voient à l'écran. Les distributeurs [de *Lords of Chaos*] devraient se demander si ça en vaut la peine. »

L'appel du Christian Institute à bannir le film fait suite au récent débat autour de la promotion de l'auto-mutilation et du suicide. Le mois dernier, le gouvernement a débattu de la possibilité d'interdire Instagram ainsi que d'autres réseaux sociaux en raison de la crainte que certains contenus issus de ces sites n'aient contribué au décès de la jeune Molly Russell.

L'appel du Christian Institute à bannir le film fait suite au récent débat autour de la promotion de l'auto-mutilation et du suicide. Le mois dernier, le gouvernement a débattu de la possibilité d'interdire Instagram ainsi que d'autres réseaux sociaux en raison de la crainte que **certains contenus issus de ces sites n'aient contribué au décès de la jeune Molly Russell**.

Lords of Chaos, qui a déjà été interdit aux moins de 18 ans après que le Conseil Britannique de la Classification des Films ait rejeté une interdiction aux moins de 15 ans, sortira dans les cinémas anglais le 29 mars. Pour les Parisiens, sachez qu'il est programmé dans le cadre du FAME festival à la Gaîté Lyrique.

« Notre festival est très dense, très intense, chaque projection est un moment fort et singulier, et c'est un réel plaisir de se confronter à la curiosité des gens. »- B.Hické

Cette année sont présentes ou sont représentées plusieurs femmes puissantes – M.I.A, les riot grrrl L7, Louise Hémon dans le jury -, qui viennent d'univers multiples, qu'est-ce qui a motivé ce choix de mettre en avant ces femmes spécifiquement ?

Olivier Forest : Le festival est déjà fortement éditorialisé puisqu'on ne passe que des films autour de la musique, alors on ne se fixe pas de thèmes supplémentaires a priori. Cette année, il y avait tous ces superbes portraits de musiciennes, des femmes fortes, puissantes, et qui ont clairement affiché et affirmé leur indépendance et leur refus d'être des « marionnettes pop ». Et la plupart de ces films sont réalisés par des femmes. C'était limpide pour nous qu'il s'agissait de la ligne de force de cette édition.

Benoît Hické : L'important pour nous, c'est la mixité, dans tous les sens, que ce soit en terme de registres cinématographiques, de lignes musicales (puisque c'est l'angle de notre festival), de genres, d'identités. Nous avons toujours considéré que la musique épouse son époque, et que donc un festival de films sur la musique a cette capacité de parler du monde contemporain, d'en préciser les reliefs, les mouvements. Ce baromètre en tête, la programmation de cette année épouse en effet cette visibilité accrue des musiciennes, des réalisatrices, alors qu'en 2017 par exemple, ce qui se dégagait, c'était une exploration du monde à la manière d'une ethnographie punk.

Est-ce qu'il y a une ligne directrice dans le choix de vos films ? Ou votre sélection se fait plutôt « au feeling » ?

Olivier Forest : La ligne directrice, c'est d'essayer de trouver de vrais beaux films. On recherche des films qui ont une ambition cinématographique. Après, un festival, ça se construit forcément avec des têtes d'affiches et des films plus confidentiels. Il faut trouver un équilibre qui permette de faire une proposition forte, et on l'espère, enthousiasmante.

Benoît Hické : On se demande souvent, lorsqu'on regarde un film, s'il est « F.A.M.E », c'est-à-dire s'il correspond à cette envie de découvrir le monde à travers des pratiques musicales et donc des films sur la musique. Les documentaires trop aseptisés, formatés, ne nous intéressent pas. Cet esprit F.A.M.E, c'est une attention à toutes les cultures populaires, à toutes les couches sociales, sans filtre, guidée par une attention très vive pour les films forts, qui tentent des choses, même en restant parfois fragiles ou sur le fil.

Votre festival est assez familial dans le sens où vous êtes proches de votre public, vous allez le rencontrer et échangez avec lui lors des conférences et des soirées organisées durant le festival. Est-ce que c'est important pour vous de préserver cet esprit-là ?

Olivier Forest : On a une programmation relativement courte, donc on peut s'occuper de chaque film, aussi bien en amont que pendant le festival. On tient à chaque film qu'on programme, et on essaye de le montrer dans les meilleures conditions possibles. On présente chaque séance, on invite au maximum les réalisateurs pour présenter leurs films, et on encourage spectateurs et réalisateurs à participer aux rencontres, aux tables rondes et aux moments de fête.

Benoît Hické : Oui c'est l'intérêt d'un festival à taille humaine, on a le temps de soigner chaque rencontre, chaque échange avec les réalisateurs ou artistes, chaque présentation, d'échanger directement avec le public et d'avoir des retours immédiats, sans filtre, sur la programmation. Penser un festival, c'est de plus en plus bâtir un moment social, c'est recréer des expériences collectives.

Pour finir, F.A.M.E 2019, à quoi faut-il s'attendre ?

Olivier Forest : À une belle édition, à des rencontres, à des découvertes ... et à des surprises !

Benoît Hické : On l'espère, des salles pleines et vivantes, des rencontres animées, des conversations endiablées autour des films, et surtout les bases d'un développement pour les éditions futures.

FAME 2019 : Ethiopiennes : Revolt of The Soul de Maciek Bochniak



En partenariat avec le
FAME 2019

Je me souviens très bien avoir acheté *Ethiopiennes Volume 4* à la boutique **Bimbo Tower**, à l'époque où elle se trouvait encore au 5 Passage Saint-Antoine à Paris. C'était il y a 20 ans, et le prix était encore en francs. Cette compilation bénéficiait d'un bouche-à-oreille d'autant plus authentique qu'il n'était pas le fruit d'une campagne marketing ou d'un emballement médiatique, mais d'une rumeur colportée par les musiciens eux-mêmes. A peine publiée, *Ethiopiennes volume 4* était déjà adouée par la profession : un accueil rarissime, et dont l'écho n'allait que grandissant. **Radio Nova** adoptait **Yegelle Tezeta** en jingle, et bientôt **Jim Jarmush** sélectionnait **Yekermo Sew** sur la bande originale de *Broken Flowers*, offrant à **Mulatu Astatke**, le musicien qui l'a enregistré, un auditoire décuplé. C'est cette aventure, répartie sur 32 volumes parus entre 1998 et 2017, qui est racontée dans *Ethiopiennes : Revolt of The Soul* de **Maciek Bochniak**.



« Searching for Sugar Man »

En 2012, grâce au documentaire *Searching for Sugar Man*, le regretté **Malik Bendjelloul** a fait redécouvrir **Sixto Rodriguez**, auteur, au début des années 70, de deux albums de folk-rock totalement oubliés. Mieux que ça : ce documentaire a remis l'artiste en selle, puisque chaque spectateur, après avoir pleuré sur son sort, a voulu voir de ses propres yeux la légende. *Searching for Sugar Man* est une leçon magistrale de *storytelling* : car les enregistrements de Rodriguez, loin d'être anecdotiques, sont pourtant loin d'être des

disques majeurs. La collection *Ethiopiennes* est d'une tout autre ampleur, puisqu'on parle de l'équivalent d'un peu moins de 500 singles et de 30 albums enregistrés entre 1969 et 1975. Et que cet héritage d'une importance majeure aussi bien historique que musicale n'aurait certainement jamais été redécouvert sans la volonté d'un passeur : **Francis Falceto**.

La caméra de Maciek Bochniak le surprend alors qu'il est en train de parcourir sa collection de vinyles originaux qu'il a glanés à Addis-Abbeba et que, par souci de préservation, il n'ose plus écouter. Francis Falceto est un défricheur et il a fait de sa passion un métier. A l'aube des années 80, il programme des musiques émergentes au **Confort Moderne** à Poitiers : on lui doit la première date de Sonic Youth en France (quelques images figurent dans le documentaire). Un soir, un ami lui remet une cassette audio : de la musique enregistrée en Ethiopie au tout début des années 70. Le coup de foudre est immédiat. Francis Falceto part à la recherche d'autres enregistrements, mais fait chou blanc. Personne n'en a jamais entendu parler et absolument rien n'a été réédité. Et pour cause : suite à l'arrivée des militaires au pouvoir en 1975, toute activité discographique en Ethiopie s'est limitée à l'édition de chants révolutionnaires. Francis Falceto va prendre fait et cause pour cette scène disparue avec la rigueur d'un musicologue et l'acharnement d'un détective. Bientôt, un nom va lui être donné : l'**ethio-jazz**.

Le réalisateur Maciek Bochniak est parti sur les traces de Francis Falceto, de Poitiers jusqu'à Addis-Abbeba. Comme lui, il a rencontré l'homme qui est à l'origine de toute cette scène : **Amha Eshete**. Passionné de rock et de rhythm'n'blues depuis qu'un militaire américain lui a vendu son électrophone, Amha a ouvert le premier disquaire d'Addis-Abbeba. Désolé de l'absence de production locale, il a créé un label destiné à publier les disques de musiciens désireux d'offrir une réponse au déferlement de musique en provenance des Etats-Unis : **Amha Records** était né. 102 singles et 14 albums enregistrés seront publiés entre 1969 et 1975. Il ne s'agit pas de "la même chose en moins bien" mais bien au contraire de quelque chose de totalement inédit : d'une musique qui ne renie pas ses racines, mais qui est allée puiser en Occident un souffle nouveau.

Ethiopiennes : *Revolt of The Soul* donne toutes les clés pour comprendre comment cette scène est née, comment elle a disparu et comment, sous l'impulsion d'un seul homme né à 8.000 kilomètres de là, elle a fini par être redécouverte. Les documents d'époque sont peu nombreux : le réalisateur a choisi de combler ce manque en faisant rejouer les scènes clés par des comédiens, avec heureusement un peu plus de distance que dans *Faites entrer l'accusé*. Curieusement, les musiciens **Mulatu Astatke** et **Mahmoud Ahmed**, qui sont tous les deux encore en activité, sont pratiquement absents du documentaire qui a choisi de suivre **Girma Beyene**, pianiste et arrangeur pour le **Wallias Band**, parti tenter l'aventure aux Etats-Unis. Si vous avez lu le livret très documenté qui accompagnait la compilation *Ethiopiennes Volume 4*, et dont les notes étaient rédigées par Francis Falceto, une partie de cette histoire vous paraîtra sans doute familière : *Ethiopiennes : Revolt of The Soul* est un documentaire de familiarisation – et qui ne prétend pas être autre chose que ce qu'il est. Mais c'est une fenêtre ouverte sur ce qui est certainement la découverte musicale majeure de la fin du XXème siècle.

Deux questions m'ont tourmenté après l'avoir vu : comme l'ethio-jazz il y a 30 ans, des scènes musicales éteintes demeurent-elles encore totalement inconnues ? Et qui seront les Francis Falceto de demain ?

Éthiopiennes : Revolt of The Soul de **Maciek Bochniak**
Documentaire – En compétition
(Pologne/Allemagne – 2017 – 70 min – VOSTF)

La playlist 100% F.A.M.E

Playlist spéciale pour cette 5ème édition de F.A.M.E

Ça y est, la 5ème édition de F.A.M.E a officiellement été lancée mercredi 13 février. Il est donc temps pour nous de vous dévoiler la playlist concoctée spécialement par ses organisateurs, Olivier Forest et Benoît Hické, pour accompagner en musique les films sélectionnés. Profitez !

Vous pouvez d'ailleurs retrouver l'interview exclusive des pères de F.A.M.E juste [ici](#). Et pour accompagner cette lecture de musique, rendez vous [là](#).

ETHIOPIQUES – REVOLT OF THE SOUL de Maciek Bochniak

Mulatu Astatke – *Yegelle Tezeta*.

L'un des tubes les plus connus de la scène éthio-jazz, qui fit danser la jeunesse d'Addis-Abeba au début des années 70 et connut un regain de popularité 30 ans après grâce au film de Jim Jarmusch, *Broken Flowers*. Le film *Ethiopiennes – Revolt of the Soul* retrace avec brio l'histoire de la collection Ethiopiennes, conçue par Francis Falceto.

DANIEL DARC, PIECES OF MY LIFE de Marc Dufaud et Thierry Villeneuve

Taxi Girl – *Aussi Belle qu'une Balle*

Pieces of my Life est un portrait au plus près de Daniel Darc, héros punk au sein de Taxi Girl, et chanteur solo à la sensibilité à fleur de peau. Avant la première mondiale du film à F.A.M.E, un classique de Taxi Girl, dont on ne se lasse pas.

MATANGI / MAYA / M.I.A. de Steve Loveridge

M.I.A – *Bad Girls*

M.I.A est une de ces femmes fortes, puissantes, qui traversent la programmation de cette 5ème édition. La petite fille exilée, débarquée du Sri Lanka, se transforme rapidement en une pop star internationale. Et en Bad Girl revendiquée, qui suscite autant l'admiration que la controverse.

RUDEBOY: THE STORY OF TROJAN RECORDS de Nicolas Jack Davies

The Maytals- *54 56 Was My Number*

Impossible de résister au son de Trojan Records, et tout spécialement à cette imparable bombe signée Toots and the Maytals. Trojan a fêté ses 50 ans l'année dernière, et le film retrace méticuleusement l'histoire de ce label mythique qui a fait vibrer le son jamaïcain en Angleterre.

A BRIGHT LIGHT – KAREN AND THE PROCESS, d'Emmanuelle Antille

Karen Dalton – *It Hurts me too*

L'une des chansons de cet album trop méconnu de Karen Dalton, « It's So Hard To Tell Who's Going To Love You The Best », paru en 1969. Cette chanteuse folk est l'héroïne de l'un des films les plus personnels et impressionnistes de cette édition, *A Bright Light : Karen & The Process*, qui part sur ses traces dans l'Amérique profonde.

THE UNICORN d'Isabelle Dupuis et Tim Geraghty

Peter Grudzien – *Star Spangled Banner Waving Somewhere*

Un morceau tiré de l'album « The Unicorn » de Peter Gruzien, tiré à 500 exemplaires en 1974 et demeuré très longtemps dans les étagères des soldeurs. Une country psychédélique ouvertement gay qui ne rencontra aucun succès et plongea son auteur dans les affres de l'anonymat. Le film *The Unicorn*, très brut, fait ressurgir cette figure weirdo en diable.

OÙ ES-TU, JOAO GILBERTO ? de Georges Gachot

Joao Gilberto- *Ho Ba La La*

C'est la chanson qui est au coeur de ce film qui part sur traces de Joao Gilberto, le mystérieux inventeur de la bossa nova, qui vit reclus et ne se laisse pas approcher. Comme souvent dans la bossa nova, c'est un abîme de douceur et de mélancolie anxieuse.

Ben Buitendijk – *Promised Land*

Illégales, underground, torrides ... les soirées *Shakedown* étaient le rendez-vous des lesbiennes afro-américaines de Los Angeles depuis le début des années 2000. Le film nous entraîne au coeur du Dancefloor, au plus près des impressionnantes Strippers qui dansent sous des pluies de dollars. Ce superbe track est extrait de la b.o.

EN FUMÉE de Quentin Papapietro

Lonely Kid Quentin – *La saison des amours*

Lonely Kid Quentin, c'est le nom de scène de Quentin Papapietro, l'auteur de l'hilarante comédie musicale fauchée qui figure dans la compétition du festival, *En fumée*. Son univers musical et cinématographique est un joyeux creuset d'influences qui va de Luc Moullet aux premiers morceaux de Dominique A ou Katerine, avec un désabusement très raccord avec notre époque.

L7 : PRETEND WE'RE DEAD, de Sarah Price

L7 – *Pretend We're Dead*

L'un des morceaux emblématiques de L7, groupe grunge plutôt radical, un gang de filles qui voulaient en découdre avec la testostérone dominant le circuit rock des années 90. Le film qui porte le même nom, en séance spéciale, revient sur leur parcours et leur engagement, à travers un montage d'archives assez intense.

HEAVY TRIP, de Juuso Laatio et Jukka Vidgren

Danny- *Kuusamo (Africa)*

Les Finlandais sont de grands crooners, la preuve ici avec cette reprise de l'Été Indien de Joe Dassin (elle même une reprise d'Africa, de Toto Cutugno). Dans Heavy Trip, on a droit à la version black metal mais elle est introuvable en ligne !

CULTES, de (LA)HORDE

Masters of Ceremony- *Hardcore To Da Bone*

Avec Cultes, le collectif (LA)HORDE livre un trip halluciné sur les corps qui dansent dans les festivals. Avant la première française, on s'échauffe en mode Jumpstyle avec ce titre extrait de leur performance emblématique TO DA BONE.

LORD OF CHAOS, de Jonas Åkerlund

Burzum- *Jesus' Tod*

C'est Sigur Ros qui a signé la bande originale de cette fiction sanglante qui retrace la dérive criminelle de la scène black metal norvégienne. Mais pour se mettre dans l'ambiance, voici la cavalcade effrénée de Jesus' Tod de Burzum.

OTHERLAND de Jan Pieter Tuinstra
Jean-Baptiste

FABULOUS, d'Audrey

Byrrell the Great- *Hurt me Puss*

Realness, Runway, Vogue Fem, Sex Siren ... Pratiquez vos classiques du Voguing sur ce morceau de Byrrell the Great, tiré de la bande originale de Fabulous. La réalisatrice Audrey Jean-Baptiste a suivi Lasseindra Ninja, figure incontournable du Voguing, de retour sur ses terres natales de Guyanne.

QUAND TOUT LE MONDE DORT, de Jérôme Clément-Wilz

Mad Mike – *The Illuminator* – Underground Resistance

La résistance sous terre, les interstices de la banlieue, la nuit, l'ivresse, la jeunesse, la tendresse, tel est le riche menu du film de Jérôme Clément-Wilz. Un film passionnant et libre, qui suit les efforts du collectif Le Pas-Sage pour organiser des fêtes techno littéralement souterraines. La projection à FAME sera suivie d'une performance live de Carmel Miracle, le groupe du réalisateur et d'un des protagonistes du film.

PARIS 8 – LA FAC HIP-HOP, de Pascal Tessaud

Mc Solaar- *Quartier Nord (demo version) 1991*

Entre 88 et 92, un prof visionnaire fait entrer le hip hop à la fac de Paris 8. Mc Solaar, Menelik, Stomy Bugsy viennent faire leurs armes dans cette véritable "hip hop academy". Pascal Tessaud retrace cette histoire méconnue et essentielle du rap français dans une brillante série pour Arte Creative.

HIGH ENERGY – LE DISCO SURVOLTÉ DES ANNÉES 80, d'Olivier Monssens

Patrick Cowley- *Do You Wanna Funk*

Le disco est mort, vive la High Energy. Patrick Cowley est une figure centrale du film, et un maillon essentiel dans la mutation synthétique du disco au cours des années 80. Il a signé des hymnes flamboyants, de véritables extases pour Dancefloor, comme *Menergy*, ou ce *Do You Wanna Funk*, interprété par Sylvester. Première mondiale du film d'Olivier Monssens pour Arte en ouverture du festival.

Les films sur la musique ont leur festival grâce à F.A.M.E.

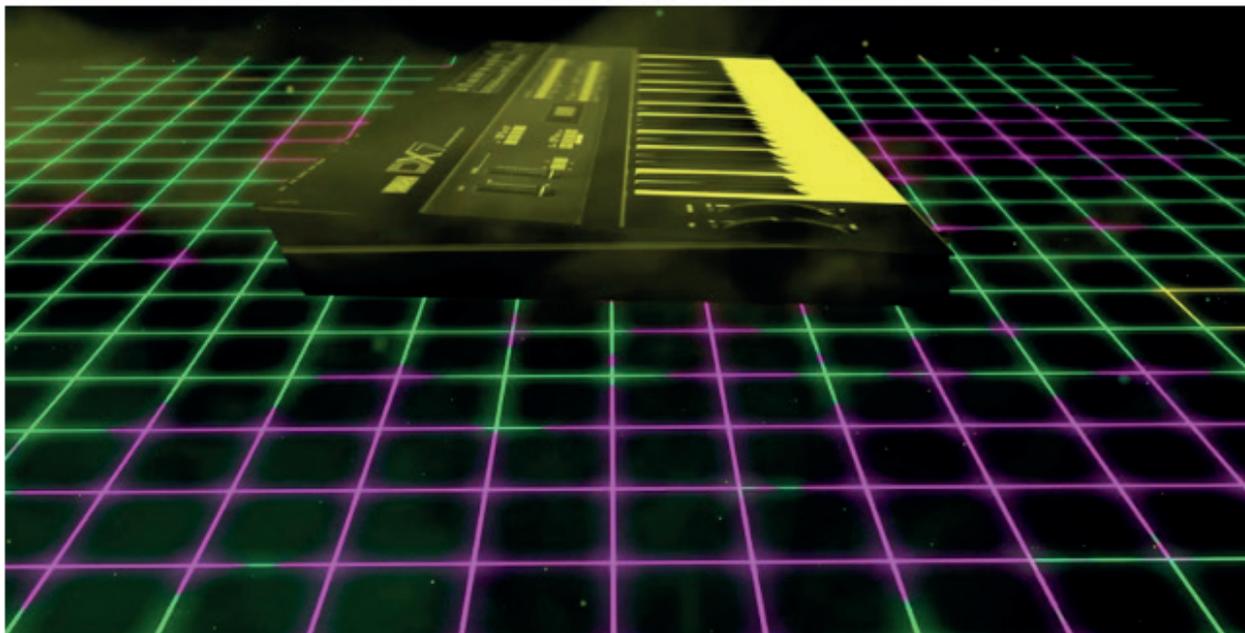
Cette semaine c'est le F.A.M.E., l'événement 100% films de musique de la Gaîté Lyrique. Projections à gogo pendant 5 jours, alors ouvrez grand les yeux et les oreilles !

Derrière les quatre lettres du F.A.M.E., il y a le Film and Music Experience, le festival international de films sur la musique, qui donne ses lettres de noblesse et son quart d'heure de célébrité à un versant de la production audiovisuelle branché sur la musique, intéressé par ceux et celles qui la font et la vivent ainsi que par ses déclinaisons et mutations, ses formes d'expression multiples. Depuis sa création en 2014, le F.A.M.E. diffuse, raconte, montre et partage à la Gaîté Lyrique, partenaire des débuts, ces histoires de musiques recueillies près de chez nous ou à l'autre bout du monde.

Du 13 au 17 février, la Gaîté Lyrique accueille donc la 5ème édition du F.A.M.E. et son déluge de films. Courts ou longs-métrages, documentaires, fictions, réalisations en ou hors-compétition, premières françaises ou mondiales, présence des équipes de tournage, le festival est un état des lieux du genre et une formidable exploration de la musique à travers les images. A voir jusqu'à l'épuisement, une vingtaine de films qu'on pourrait presque tous vous recommander, mais on a quand même nos favoris : *Fabulous* d'Audrey Jean-Baptiste sur une artiste vogueuse, *Matangi / Maya / M.I.A.* de Steve Loveridge sur la chanteuse M.I.A., *Ethiopiennes : revolt of the soul* de Maciek Bochniak sur la scène éthio-jazz, *Quand tout le monde dort* de Jérôme Clément-Wilz sur les soirées du collectif le Pas-Sage, *Où es-tu, João Gilberto* de Georges Gachot sur le maître de la bossa-nova.

En plus des nombreuses projections, une fête d'ouverture et de clôture et palmarès, des performances, des rencontres et conférences, un F.A.M.E. Kids...

#RIENAVOIR #MAISWAOUH



FAME 2019 – Soirée d'ouverture : Cultes / High Energy (Gaité Lyrique)

Le pitch : « Pour la soirée d'ouverture, deux films inaugurent le festival F.A.M.E : « High Energy », qui plonge dans la moiteur des clubs disco des années 80, et « Cultes », un trip halluciné sur les corps qui dansent dans les festivals. »

« *Ountst ountst ountst...* » : Nova dj-set !

Le mot pour rire : C'est complet.

Les bails ? De 19h45 à 22h45 environ, entre 8 et 12 €

F.A.M.E : le film musical fait son festival à la Gaîté Lyrique

La cinquième édition de F.A.M.E, Film & Music Experience, le Festival international des films musicaux se tient jusqu'au 17 février à Paris.

La Gaîté Lyrique parisienne accueille depuis mercredi la cinquième édition de F.A.M.E, son festival consacré aux films musicaux. « *Depuis sa première édition à la Gaîté Lyrique en 2014, F.A.M.E (...) s'est fait le témoin des mutations sonores et des révolutions sociétales ou technologiques qui les ont accompagnées* », soulignent les organisateurs dans leur présentation de l'événement.

Côté compétition officielle, trois prix vont être remis par un jury rassemblant la chanteuse Barbara Carlotti, l'écrivain et journaliste Philippe Vasset, la cinéaste Louise Hémon, l'auteur et journaliste Benoît Sabatier et Stefan Pethke, le programmateur d'un festival de films musicaux à Hambourg. Parmi les réalisations en compétition figurent *Daniel Darc : pieces of my life* de Marc Dufaud et Thierry Villeneuve, *Matangi/Maya/M.I.A* de Steve Loveridge ou encore *Où es-tu, João Gilberto ?* réalisé par Georges Gachot. La soirée d'ouverture, qui se déroule ce jeudi 14 février, mettra à l'honneur *Cultes* de (LA)HORDE projeté en première française. Outre ce film en compétition, sera également présenté *High Energy – Le disco survolté des années 1980* (sélection hors compétition) réalisé par Olivier Monssens.

De nombreuses animations vont rythmer ces quelques jours de festival. Plusieurs performances en live sont notamment organisées jusqu'au 17 février. Le public pourra ainsi découvrir la pièce d'anticipation *DOTCOM* de l'artiste, vidéaste et musicienne Regina Demina, une projection performée de l'artiste et DJ Krikor Kouchian, une performance du collectif Les Froufrous de Lilith, des conférences sur les thèmes « *Pop Thérapie : les cultures populaires et le soin* » et « *Reggae, blues, samba, zouk : le tourbillon des musiques créoles* » ainsi que des projections de cinéma d'animation destinées aux enfants à partir de 5 ans.



<https://www.facebook.com/watch/?v=1221831051300580>

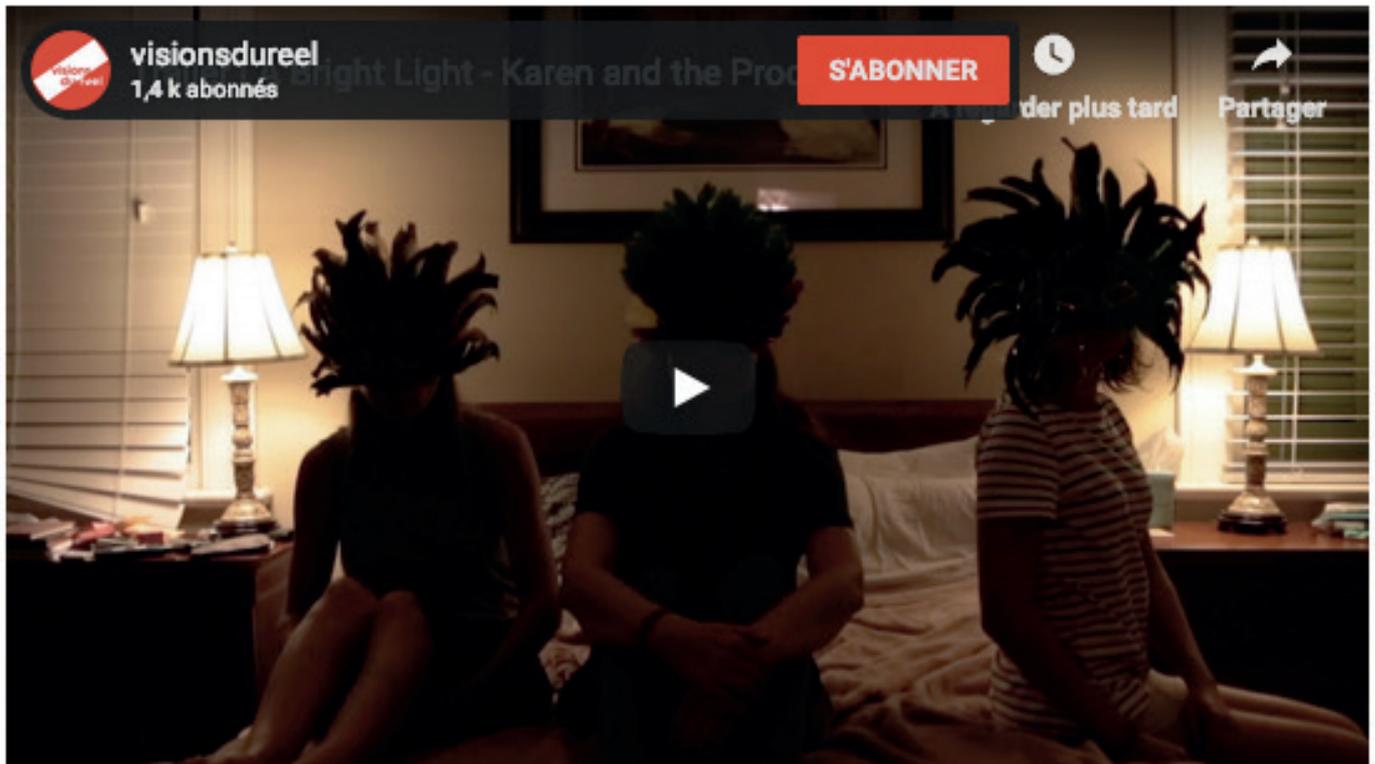


Le festival international de films sur la musique F.A.M.E revient pour sa nouvelle édition du 13 au 17 février à la Gaîté Lyrique. L'occasion de découvrir des films inédits sur ce genre cinématographique souvent peu mise en lumière mais au combien riche. On vous a sélectionné 5 documentaires musicaux à voir absolument pour les amateurs de musique en tous genres ou les simples curieux : histoire de l'ascension et de la chute d'un géant du disque, vie incroyable d'un artiste ou encore utilisation insoupçonnée de la musique... On a déjà le programme de vos prochaines soirées ciné!

La 5ème édition du F.A.M.E

Cette année le festival met en avant des femmes puissantes, avec M.I.A, Karen Dalton, L7 et les strip-teaseuses du *Shakedown*. Du voguing à la hi-energy, cette édition se joue également sur le dancefloor, traverse les musiques et les époques, de la Jamaïque et l'Éthiopie. C'est aussi une navigation entre ombre et lumière, avec Peter Grudzien, João Gilberto et Daniel Darc, et deux regards sur l'histoire du métal nordique. Le festival présente 9 films en compétition, 11 films hors compétition, 3 performances, 2 rencontres et délivrera 4 prix : Grand Prix F.A.M.E 2019, Prix MUBI, Prix des étudiants et Prix du public. Le jury se compose de la chanteuse Barbara Carlotta, de l'écrivain et journaliste Philippe Vasset, de la cinéaste Louise Hémon, du rock-critic et journaliste Benoît Sabatier et du programmateur du festival de films musicaux Unerhört Stefan Pethke.

L'histoire perdue d'une chanteuse folk hors norme, *A Bright Light- Karen and the Process*



Elle a influencé de nombreux artistes, Bob Dylan, Tim Hardin, Fred Neil, et pourtant le nom de Karen Dalton ne vous dit peut-être rien. C'est la poursuite d'un fantôme à la voix qui aurait pu être iconique que ce documentaire ambitieux entreprend. Il a fallu recoller les morceaux de la vie de cette chanteuse folk des années 70 qui a voué son existence à la création quitte à en perdre la raison en se plongeant dans un état de transe quasi permanent. Son incompatibilité avec l'industrie de la musique l'a poussé à vivre à l'écart dans la simplicité jusqu'à son décès tragique en 1993 alors atteinte du VIH. A découvrir.

A Bright Light- Karen and the Process (2018) d' Emmanuelle Antille. Documentaire à découvrir au F.A.M.E festival le samedi 16 février à 18h45.

Le festival F.A.M.E va de nouveau faire grand bruit

Le festival **F.A.M.E** rempile pour une 5^e édition à la Gaité Lyrique du 13 au 17 février. Et cela, pour le bonheur des cinéphiles et des mélomanes. Devenu incontournable au fil des années, le festival international de films sur la musique promet à nouveau des projections vibrantes et fortes en décibels. Avant-premières exclusives, films rares et inédits, performances live et rencontres vont ponctuer le programme bien chargé, qui saura ravir le plus grand nombre.

Cette année, l'équipe du **F.A.M.E** embarque le spectateur dans un voyage rythmé par les images et les pulsations sonores en mettant à l'honneur des **femmes puissantes**, de M.I.A à une étoile de la folk en passant par des strip-teaseuses américaines sans langue de bois. Si beaucoup de projections sont d'ores et déjà complètes, A Nous Paris a sélectionné ses **séances coup de cœur** encore disponibles. Mais plus pour très longtemps !

Une plongée dans le monde des soirées lesbiennes afro-américaines de Los Angeles au début des années 2000, sans pincettes et avec panache.

Vendredi 15 février à 21h15

Cet OVNI (objet visuel non identifié) semblerait être une comédie musicale faussement amateur mais délicieusement foutraque, où tout le monde chante faux et sans complexe.

Samedi 16 février à 16h45

Du rock bruyant et une attitude décalée, voilà le credo des femmes du groupe L7. Aux origines du mouvement grunge, elles ont également contribué à l'émancipation de la femme dans le rock.

Dimanche 17 février à 14h15

« Inspiré de faits et de mensonges », le film reconstitue la dérive criminelle de deux groupes de black metal norvégiens, Mayhem et Burzum.

Dimanche 17 février à 14h45

L'ESSENTIEL

Quand le cinéma filme la musique : trois docus à ne pas rater au F.A.M.E. Festival

Trésors oubliés du hip-hop français, Daniel Darc intime ou Addis Abeba interlope, notre sélection des trois documentaires coups de coeur présentés au Festival international de films musicaux. Un bon cru 2019, à découvrir jusqu'à dimanche à la Gaîté lyrique.

***Ethiopiennes : Revolt of the Soul*, de Maciej Bochniak (2017)**

Grâce au succès des « Ethiopiennes », collection discographique désormais culte de bientôt trente-cinq volumes, créée en 1997 par Francis Falcetto, l'histoire du Swinging Addis et de ses légendes oubliées a souvent été racontée. Jamais, toutefois, un documentaire n'avait fait revivre l'âge d'or du groove éthiopien comme ce film graphique du Polonais Maciej Bochniak, qui a eu recours à des séquences animées pour pallier le manque d'images d'archives. Astucieux, ce procédé dramatique permet de mettre en scène les jeunes dansant dans les rues d'Addis-Abeba en 1969 en écoutant James Brown ; les enregistrements clandestins dans un pays n'autorisant que la musique officielle ; ou encore le coup d'Etat de 1974...

Le tout commenté notamment par le visionnaire et incontournable producteur Amha Eshété. L'autre figure clé, c'est le tendre et poignant Girma Bèyènè, pianiste et crooner star des années 60-70, retrouvé en 2005 par Falcetto aux Etats-Unis, où il était... pompiste. Il nous raconte cet Addis-Abeba interlope, qui célébrait autrefois les noces des traditions amhariques et du funk, de la soul et du rock'n'roll américains, mais aussi la mort de sa femme, qui lui a brisé le cœur et les ailes. Jusqu'à son come-back de septuagénaire, la voix toujours chavirante. Irrésistible. — **Anne Berthod**

***Daniel Darc : Pieces of My Life*, de Marc Dufaud et Thierry Villeneuve (2018)**

« *Et quand je mourrai, j'irai au paradis parce que c'est en enfer que j'ai passé ma vie.* » Si l'on en croit ses propos, qui closent ce portrait, Daniel Darc serait donc au paradis. Depuis 2013. Cinq ans après, deux réalisateurs, qui furent ses compagnons de route, ont rassemblé une somme d'archives pour reconstituer ce que le chanteur disparu considérait comme un enfer : sa vie. Une existence rongée par le mal-être et la drogue, certes, mais aussi portée par une foi inébranlable en la poésie et le rock. Malgré une évidente timidité, celui qui avait embrassé une erratique carrière solo après l'aventure *Taxi Girl* (1978-1986) se dévoile sans fard face à des caméras qui, au fil des années, l'ont filmé au plus près, dans son quotidien d'artiste écorché et autodestructeur (« *la difficulté majuscule d'avoir envie de vivre* », dit-il), captant les expressions de son visage sous tous les angles.

La proximité des auteurs avec Darc instaure une relation de confiance qui permit les confidences les plus intimes, rendant le personnage attachant. Mais la force de ces *Morceaux de ma vie* (d'après le titre d'une chanson d'Elvis Presley, idole suprême du chanteur) réside aussi dans un brillant travail de montage, qui joue habilement avec la chronologie : images d'hier et d'avant-hier ont beau s'entremêler, l'ensemble demeure extrêmement cohérent, fluide. Et très touchant. — **Frédéric Péguillan**

F.A.M.E. Festival

“Paris 8, La Fac hip-hop”, un documentaire inédit sur les pionniers du mouvement

Le réalisateur Pascal Tessaud signe une série documentaire sur les origines de la culture hip-hop, quand à la fin des années 1980, la faculté de Saint-Denis a vibré au son du rap français. A découvrir ce week-end au F.A.M.E. Festival.

C'est une parenthèse enchantée, oubliée de la mémoire collective, qui n'aura duré que trois ans. Entre 1989 et 1992, Paris 8, la fac de Saint-Denis, a vibré au son des beats et des *punchlines* des premiers textes de rap, envahie par des jeunes MC, breakers et graffeurs en devenir, parmi les pionniers du mouvement. Une brèche créative et survoltée, entrouverte par un universitaire soixante-huitard un peu dingue, Georges Lapassade (1924-2008). En pleine forteresse théorique, ce professeur d'ethnologie déjà vieillissant, accompagné de ses collègues Christian Lemeunier (coordination et caméra), Jacky Lafortune (arts plastiques) et Desdémone Bardin (anglais), lance un laboratoire expérimental de hip-hop, qui explose les codes.

Un trésor oublié

Le professeur et son équipe ouvrent grand les portes de la fac à une jeunesse issue de l'immigration, originaire de banlieue et du milieu ouvrier : « *Lapassade a décloisonné le savoir. Il a fait venir ces jeunes qui n'avaient même pas le bac pour leur offrir des moyens techniques, des lieux de répétition, des murs pour taguer, une radio, des studios d'enregistrement. Autant de choses inaccessibles pour eux à l'époque* », explique le réalisateur Pascal Tessaud (*Brooklyn*, 2014 ; *Beatbox Boom Bap autour du monde*, 2015). En sauvant de l'oubli quelques cassettes V8 filmées par Lemeunier — « *Les 95 % restants ont été jetés à la benne, la fac n'a pas compris qu'elle possédait une mine d'or historique de la culture populaire* » —, le cinéaste tire aujourd'hui une série documentaire au montage bouillonnant et à l'esthétique léchée pour Arte Creative.

— “C'était carrément hors de portée pour nous d'avoir un caméscope ou même simplement un appareil photo”

Au fil de dix épisodes haletants, entremêlés d'archives inédites et d'une trentaine d'interviews actuelles, l'ex-future crème du rap français est là : les rappers MC Solaar, Stomy Bugsy, Passi, Ménélik, Driver, M'Widi, Rapsonic ; les graffeurs André, Basalt Crew, 93 NTM, Mode 2 ou les danseuses des Ladie's Night. Des gosses d'à peine 15 ans, issus de la banlieue parisienne, repérés par Lapassade dans la rue ou sur des radios pirates, convergent pour devenir profs avant l'heure dans des UV de rap ou de graff. Ils organisent des concerts, participent à des conférences (dont une, légendaire, avec l'Américain KRS-One), devant des étudiants, des enseignants et des journalistes venus du monde entier, médusés, le tout financé par les crédits universitaires. *Le Bronx made in Saint-Denis* !

« On ne se rendait absolument pas compte que Christian filmait tous les jours. Pour nous, il faisait partie des murs, explique le rappeur Driver passé par Saint-Denis à l'âge de 15 ans, contrairement aux rappeurs ou danseurs d'aujourd'hui qui sont ultra connectés, c'était carrément hors de portée pour nous d'avoir un caméscope ou même simplement un appareil photo car ça coûtait extrêmement cher. Ces images sont un témoignage incroyable et très précieux. Si Lemeunier ne filme pas pour le laboratoire, tout ça n'existe pas et il n'en resterait aucune trace, sauf dans la mémoire de ceux qui l'ont vécu. »

— “Lapassade avait compris que l'avenir de la France, c'était la banlieue !”

Toléré par la fac depuis ses débuts et critiqué par certains activistes hip-hop qui souhaitaient rester dans l'underground, le professeur Lapassade dérange. Ingérable, selon la direction de l'université, le laboratoire ferme ses portes en 1992, enterrant avec lui une page de l'histoire du mouvement. « On peut critiquer son ego, mais il a permis à ces jeunes de croire en eux et en leur art, de se professionnaliser et de grandir. Pour moi, faire cette série, réhabiliter l'importance de cette époque, à l'ère de *Parcoursup*, est un acte de résistance. Il était précurseur, il avait compris que l'avenir de la France, c'était la banlieue ! » conclut le réalisateur. Dans l'histoire du hip-hop français, il y avait Radio Nova, le terrain vague de la Chapelle, les Halles ou encore le Bataclan. Trente ans après, grâce à Pascal Tessaud, il faudra désormais compter avec Paris 8.

“Où es-tu, João Gilberto ?”, le documentaire impossible sur la star de la bossa nova

L’octogénaire est reclus dans sa résidence à Rio depuis trois décennies. Mais des fans acharnés persistent à le traquer. Tel le réalisateur suisse Georges Gachot, dont le film est présenté au festival F.A.M.E, à la Gaîté Lyrique, à Paris. Histoire d’une quête obsessionnelle, vaine et pourtant poétique.

On le dit un peu fou, ruiné, criblé de dettes. La rumeur prétend aussi qu’il hurle à la lune et passe ses journées seul avec sa guitare, à jouer les mêmes airs en boucle, comme un disque rayé. Qu’il déteste les gens mais parle aux chats et aux morts. Qu’il communique avec les vivants en glissant des petits papiers sous la porte de son appartement... De João Gilberto, inventeur de la bossa nova et monstre sacré de la musique brésilienne, on dit beaucoup de choses, mais on ne sait, au fond, quasiment plus rien. Seulement qu’à 87 ans, il vit reclus dans son appartement, quelque part à Leblon, le quartier chic du bord de mer à Rio de Janeiro. Il y a plus de trente ans, l’homme, celui-là-même qui convertit la planète aux charmes indolents de la bossa en chantant *The Girl from Ipanema* avec le saxophoniste Stan Getz (1963), a plus ou moins disparu de la circulation, ne donnant plus que quelques rares concerts (les derniers remontent à 2008) : usé par les tournées, le succès et les clameurs de la foule, il s’est retiré du monde, ne lui laissant que ses chansons éternelles et quelques rengaines culte.

Gilberto ?, le réalisateur suisse marche ainsi dans les pas, *stricto sensu*, de l'écrivain allemand Marc Fischer. Ce dernier relata en effet sa propre traque (car il s'agit bien d'une traque) du monstre sacré brésilien dans *Hobalala*, un livre paru en 2011. Gachot en relit les passages, en compulse fiévreusement les notes, confiées par les parents de Fischer. Il arpente les mêmes plages, visite les mêmes endroits, interroge les mêmes témoins : la très populaire Mincha, la seconde épouse de Gilberto (restée proche de lui), ses anciens musiciens, le cuisinier qui lui prépare son steak quotidien, son coiffeur...

Fatalement, il était condamné à tourner en rond. Improbable, assez poétique, mais aussi un peu vain, ce *Où es-tu, João Gilberto ?* est en réalité le récit d'un documentaire impossible. Il est le carnet de bord intime d'un dévot, dont la ferveur sentimentale fascine autant qu'elle dérange.

Philippe Katerina : 'J'ai entendu
'Michelle' dans le lit de ma tante
Michelle'

Ma vie en musique

Caetano Veloso, entre bossa nova,
tropicalisme et rock 'n' roll

Obsession, fétichisme et caprice

Une scène, notamment, résume bien l'esprit fétichiste du film : à Diamantina, dans le Minas Gerais, Georges Gachot retrouve la salle de bain miteuse et riquiqui où Joao Gilberto composa *Chega de saudade* (1961). Tel le pèlerin en transe, il y rejoue la genèse de cette chanson culte qui officialisa la bossa nova, en zoomant sur l'évier, la cuvette, en faisant tanguer les murs en musique. Certes, le réalisateur lui-même s'amuse de son obsession. Il défie même avec humour la fameuse malédiction semblant toucher ceux qui s'approchent de trop près — Marc Fischer s'est suicidé cinq jours après la sortie de son livre. Certaines personnes le mettent en garde. D'autres, comme Mincha ou l'ancien manager de Joao Gilberto, le font tourner gentiment en bourrique. Mais le Suisse s'entête, rêve de réussir là où son prédécesseur a échoué, au moins en localisant Joao Gilberto. Son objectif suprême ? Rencontrer son idole et la convaincre de lui chanter en tête à tête le fameux *Ho ba la la...* A défaut d'y parvenir, il ira jusqu'à négocier, dans une ultime tentative, de pouvoir écouter quelques accords de guitare à travers la porte...

Pourquoi ce caprice de midinette ? Pourquoi s'obstiner à vouloir déranger un vieil homme qui ne désire rien tant que la tranquillité après avoir tant donné au monde — dont une bonne soixantaine d'albums, tout de même ? A ces questions, Gachot ne juge pas utile de répondre. Dommage, car son film a par ailleurs de la poésie à revendre. Porté par une bande-son évidemment ensorcelante, il capte, étrangement, l'essence de la bossa : à force d'interroger le vide, il en retranscrit la douce sensualité et l'indicible mélancolie, ressuscitant au passage le charme désuet d'un Brésil disparu.

L'âme sombre du chanteur

En croisant les témoignages, il éclaire aussi l'âme sombre du chanteur *desafinado* (nom de la célèbre chanson, qui signifie « désaccordé »), ses humeurs tyranniques, son perfectionnisme maladif, qui le faisait abréger un concert quand le son n'était pas assez pur à son goût, sa façon de vampiriser son entourage à force de sollicitations variées... Avec lui, on remonte le temps. On retrouve la star à ses débuts, séducteur en clair-obscur que l'on appelait pour donner la sérénade mais dont le chant murmurant était si doux qu'il ne réveillait personne. Soixante ans plus tard, c'est ainsi que l'on préfère imaginer Sa Majesté de la bossa : comme une belle endormie qui

✕ Fermer

La voix déchirée de Karen Dalton s'apprête à ressortir d'outre-tombe

Après un travail de réédition du label Light in the Attic, c'est maintenant au tour d'un film, diffusé au festival F.A.M.E ce samedi à la Gaîté Lyrique, de se pencher sur l'énigme fascinante de la folk américaine.

La voix déchirée de Karen Dalton résonnera forcément plus fort ces jours-ci. D'abord parce qu'après des années d'anonymat, la chanteuse folk aux origines amérindiennes est en phase d'être redécouverte pour de bon, 26 ans après sa disparition dans l'anonymat et le dénuement le plus total, grâce au travail de rééditions du label Light In The Attic et au film d'Emmanuelle Antille *A Bright Light - Karen & The Process* qui sera diffusé ce samedi soir au festival F.A.M.E en première française. Ensuite parce que la folk singer a lutté toute sa vie contre les présupposés d'un music business misogyne et maltraitant qui aura eu raison d'elle, artiste rebelle ayant refusé tout du long de rentrer dans les cases qu'on imposait aux femmes chanteuses et musiciennes. Et qu'il semble plus vital que jamais pour toutes et tous de redonner vie à cette artiste insoumise.

Comme me le rappelait cette semaine un programmeur de festival de cinéma, il y a deux types de films produits sur la musique. Un premier, qui privilégie le sujet, et qui s'adresse en général aux fans, et un autre qui privilégie la forme et la recherche en s'appuyant sur la musique. *A Bright Light - Karen & The Process* est de cette deuxième catégorie. Construit comme un dialogue entre Antille (réalisatrice et artiste visuelle) et Karen Dalton, le film porte avant tout un regard sur la création. La chanteuse ayant vécu une bonne partie de sa vie dans les marges et dans un état de conscience altérée, le film privilégie une ambiance onirique à la limite d'une forme de mysticisme en cherchant à ré-inviter Dalton parmi les vivants. C'est sa grande réussite. On regrettera d'autant plus quelques chemins détournés inutiles et des séquences making off un peu narcissiques, mais on est sûrement chiant. On a discuté avec la réalisatrice de ce projet ambitieux, globalement réussi et touchant, que l'on ne peut que vous encourager à aller voir samedi.

Noisey : Votre film n'est pas vraiment un documentaire. D'où est venu l'idée de cette forme de dialogue artistique filmé?

Emmanuelle Antille : Je suis à la fois réalisatrice et je produis des projets vidéos pour l'Art Contemporain. J'avais cette idée de parler du processus créatif sous forme d'un dialogue avec un autre artiste : réfléchir à comment il se déploie et jusqu'où on est prêt à sacrifier sa vie pour lui. J'ai été très touchée par la voix de Karen Dalton et j'ai eu envie de rentrer en discussion avec elle. Mon film n'est clairement pas un biopic. Il parle du processus créatif de Karen Dalton, pas de sa vie privée. Comme il n'y a pas de sources sur elle, j'ai mis deux ans à retrouver des éléments, ses amis, etc... J'ai trouvé des bribes : une vidéo de l'INA, quelques photos sur Internet. Je me suis dit que je pouvais devenir une enveloppe pour la faire apparaître. C'est ce qu'on retrouve dans le film quand je demande à son amie de danser comme elle, ou de faire un plan de sa maison avec des branches. On a eu des belles surprises. Carl son ami par exemple qui nous a donné des images inédites de Karen en Super 8, qu'on voit dans le film. Ou son ex mari qui nous a envoyé un enregistrement inédit quand le film a été terminé.

Parlant de création justement, Karen Dalton n'a jamais eu la possibilité d'enregistrer ses propres compositions. Elle ne laisse que des reprises du répertoire traditionnel. Ne serait-ce pas la plus grande peur des artistes de voir leur production disparaître ?

[Silence] Je trouve que c'était mieux de la faire revivre comme ça que de faire des interviews face caméra avec une voix off. Je ne suis pas dans un rapport d'ego trip à mon sujet.

Je n'ai pas dit ça.

Pour moi, comme pour tout le monde j'imagine, la musique a ce pouvoir de téléportation. On entend une chanson et on se retrouve emmené ailleurs avec des images en tête. Chez Karen Dalton, il y a un effet de fraction car on n'entend jamais sa voix parlée par exemple. Ça m'intéressait de me poser ce genre de questions. Savoir si elle avait de l'humour ou comment elle parlait par exemple. Même si ce ne sont pas des questions classiques de documentaire. Je ne sais pas trop si je réponde à votre question.

Pas trop non. Je pensais plus à un effet miroir, puisque le film est construit sur un dialogue. Vous laissez un film sur une artiste qui, elle, ne laisse rien ou presque.

Ce que je retiens c'est que c'était quelqu'un de très combatif. Elle s'est battue pour garder ses enfants tout en faisant une carrière de musicienne. Pour pouvoir enregistrer ses propres morceaux aussi. Et puis elle a vécu dix ans avec le sida, pour l'époque c'était incroyable. Elle était dans le non compromis. C'était une femme très belle qui n'a jamais joué le jeu des médias. Quand elle se fait découvrir à Greenwich Village dans les années 60 [Aux côtés de Bob Dylan notamment, NDLR], elle décide de partir s'isoler dans une cabane au fond du Colorado. C'était quelqu'un de libre. Ça m'intéresse ça en tant qu'artiste, cette ténacité, cette quête d'absolu. C'est ce que j'ai envie de transmettre au public. C'est ça le propos du film. C'est une vision à contre courant de notre époque très consumériste.

Il y a une vraie question de transmission donc?

Oui tout à fait. On fait une tournée musicale avec trois musiciennes qui lui rendent hommage. C'est important que la jeune génération se saisisse de cet héritage. On le voit aussi dans la séquence où Jean-Marc Butty, le batteur de PJ Harvey, se saisit d'une scie musicale pour ré-interpréter et faire apparaître Karen Dalton.

Vous passez beaucoup de temps dans le film à chercher sa tombe. Est-ce que c'est pour la rendre plus tangible ?

Pendant notre enquête, il y avait quelque chose d'impalpable. Quand on a été à Woodstock, rencontrer son ami Peter, il n'y avait pas de rue. Tout était très flou. On a tenté de lui redonner une présence en effet. En même temps, sa voix a traversé les époques. Il y a des gens très connus dans les années 60 dont on n'entend plus du tout parler.

Même si vous n'insistez pas trop dessus, il y a ce choix cornélien entre son rôle de mère et sa condition de femme au foyer et ses aspirations d'artiste. Avez vous été en relation avec ses enfants ?

Pour rappel, à 18 ans, elle était déjà mère de deux enfants et elle avait quitté son mari, professeur d'université. En préparant le film, on a contacté tous les gens vivants qui l'avaient connu. On a même contacté Bob Dylan (sans succès). Il y a des gens qui ont souhaité s'exprimer et d'autre pas. Ses enfants n'ont pas souhaité nous parler. Mais ils ont vu le film. Je n'ai pas fait un film sur sa vie privée. Je n'évoque pas son rapport à la drogue, à la maladie. Je ne voulais pas être dans un rapport sensationnaliste. Le film s'appelle *Bright Light* car je voulais la mettre en lumière, pas faire un documentaire scandale.

En filigrane, on la sent très enfermée: dans sa condition féminine, dans la drogue (qui libère sa création avant de l'enchaîner) et on imagine aussi que ses origines amérindiennes devaient compliquer la situation dans l'Amérique raciste des années 50/60.

On a tenté de la libérer avec les outils qu'on avait. C'est pour ça qu'on lui a construit une maison ou qu'on lui a fait des masques. Un de ses amis dit dans le film "aux Etats Unis quand on est malade et addict on est personne". Dans tous mes projets, je cherche à ramener la marge dans la lumière. Je veux ré-établir cet équilibre. Il n'y a plus de place pour les aspérités et la liberté dans notre société actuelle. Et je me bats contre ça.

Le film existe en deux versions: Bright Light-Karen & The Process, que vous pourrez voir demain soir au F.A.M.E, et une autre de 52 minutes, Bright Light-Karen Dalton, plus directement centrée autour d'elle.

Pas mal de vidéos inédites du tournage et du voyage qui l'ont accompagné sont visibles [ici](#).

• On sort à la Gaîté Lyrique

F.A.M.E. ? Le Festival international de films sur la musique. À la Gaîté Lyrique, du 13 au 17 février, le genre musical et cinématographique se croisent et se mélangent dans toute leur diversité : pop, voguing, metal, hip hop, disco, country... avec un documentaire sur les traces de João Gilberto, l'inventeur de la bossa nova, un portrait de la chanteuse M.I.A., un film consacré au groupe grunge L7, la comédie loufoque *Heavy Trip*, ou un groupe de black metal finlandais inexpérimenté est invité à se produire dans le plus grand festival norvégien.

Quatre jours rythmés par une compétition officielle, des avant-premières exclusives, un programme adapté aux enfants, des films rares et inédits, une chambre sonore pour plonger dans les bandes originales et des performances live chaque soir.

La Gaîté Lyrique, 3bis Rue Papin, 75003 Paris

Défilé du nouvel an chinois, patinoire: les sorties du week-end à Paris

Rendre hommage aux musiciens ou célébrer les coutumes asiatiques, déambuler en patins sur un toit ou entre des tableaux sous une nef, admirer la Delorean ou des tatoueurs à l'œuvre, vivre un instant de convivialité dans une friche branchée... Que fait-on ce week-end?

• **Écouter les notes des mélomanes marginaux.** Pour la cinquième fois, la Gaîté lyrique organise une «Film & Music Experience» qui promet. Son nom, **F.A.M.E.**, renvoie de suite à la voix d'Irene Cara et au long-métrage d'Alan Parker. Si l'équipe de ce festival en joue, l'acronyme signifie Foi, Affect, Musique et Étrangeté car «la musique se nourrit de ces trois à la fois» selon les programmeurs. Ici, le cinéma parle de musique comme d'un témoin des révolutions et mutations sociétales. Beaucoup d'œuvres présentées sont considérées comme rares ou inédites. Des performances et des DJs sets accompagnent le tout. On part à la rencontre «des pionniers, des fous de studio, des visionnaires, des losers magnifiques, des apprentis sorciers qui croient encore qu'un autre monde musical est possible». En avant la musique!

Festival F.A.M.E à la Gaîté Lyrique. 3, bis rue Papin (11e). Du 13 au 17 février 2019. Vendredi à partir de 14h. Samedi et dimanche, ouvert dès midi. En soirée, en fonction de la programmation. Tarifs: entre 5 et 7€.

FAME 2019 : Playlist Éthiopiennes



En partenariat avec le festival FAME

Francis Falceto ne se doutait peut-être pas que ses compilations auraient un tel impact sur la diffusion des musiques éthiopiennes dans le monde occidental. Toujours est-il que plus de 20 ans après le premier volume des *Éthiopiennes*, le constat est là. **Mulatu Astatqe** et **Mahmoud Ahmed** jouissent d'une popularité sans précédent, **Getatchew Mekurya** a enregistré et joué régulièrement avec **The Ex** jusqu'à son décès, tandis qu'**Hailu Mergia** alterne les tournées avec son job de chauffeur de taxi. Des groupes rendant hommage à une musique qui les a profondément marqués naissent aussi en Europe. On pensera aux Allemands **Woima Collective**, aux Belges **Black**

Flower ou encore aux Français **Akalé Wubé**, lesquels jouent sur le trentième et dernier volume des *Ethiopiennes* en collaboration avec le pianiste **Girma Beyene**. Si la musique éthiopienne telle qu'on la découvre depuis deux décennies n'est plus vraiment jouée sur les terres qui l'ont vu naître, elle connaît une seconde jeunesse en dehors de ses frontières. Pour les curieux qui s'interrogent sur ce qu'est devenue cette musique en Éthiopie, la série **EthioSonic** présente des artistes plus actuels qui à leur manière ont su perpétuer la grande tradition musicale de ce pays.

FAME 2019 : Daniel Darc, Pieces Of My Life de Marc Dufaud et Thierry Villeneuve



En partenariat avec le festival FAME

Le tweet m'a été adressé le 28 février 2013 – ou peut-être le 1er Mars. Le compte venait d'être créé et l'utilisateur n'avait pas pris la peine de mettre une photo de profil. *“Lorsque j'ai appris la mort de Daniel Darc, j'ai tout de suite pensé au concert où nous étions allés”.*

Nous, c'est elle et moi. Une aventure de courte durée — dont je me souviens très bien car, une fois n'est pas coutume, c'est moi qui y avais mis terme (au retour de mon périple australien, pour ceux qui suivent). Nous ne nous sommes jamais revus – mais j'ai appris après cette (re)prise de contact éphémère qu'elle était sociologue et chercheuse au CNRS.

C'était le début de l'été 1989 et il faisait très chaud ce jour-là. Le concert de Daniel Darc avait lieu dans un bar du XIV^e arrondissement, je ne suis plus très sûr du nom – *Le Troupeau* je crois. Un café tout en longueur, avec une arrière-salle et surtout une cave, où se déroulerait la prestation en question. Nous étions arrivés en avance et j'avais commandé une Duvel (ma première fois), puis une deuxième. Il est entré et s'est assis au bar à côté de nous – je suis sûr qu'il portait un de ces tee-shirts marins à manches longues chers aux auteurs de la *Beat Generation* — *“Ils portaient tous des maillots rayés en hommage à Genet”.* J'avais hésité (les hésitations et moi, on pourrait en faire un roman), puis je lui avais marmonné une phrase qui contenait le mot « génie ». Il m'avait souri, sorti une réplique justement géniale sur le fait que tout le monde était un génie, puis était descendu pour une balance sommaire. En bas, nous étions peut-être une dizaine, assis. Il y avait le **chanteur** d'**Indochine** – je crois que ça l'avait impressionnée, elle ; et moi, un peu aussi (je n'appartenais pas encore « au milieu »). L'album *Sous Influence Divine* était déjà tombé aux oubliettes, *Parce Que...* n'était pas encore sorti. Darc était accompagné par un guitariste en noir – je pense qu'il s'agissait de **Georges Betzounis**. D'ailleurs, ils avaient joué à tâtons une version de *Nijinsky* – bizarrement, c'est le seul titre dont je me souviens, alors qu'il était encore inédit. Le concert n'avait pas duré très longtemps. Nous n'étions pas restés ensuite, et je n'avais pas su quoi répondre lorsqu'elle m'avait demandé mon opinion...

C'est à peu près à cette époque – quelque temps après en fait (une année environ) – que **Marc Dufaud** a rencontré Daniel Darc, qu'il a d'abord vu sur la scène du **Gibus**, un soir de mai 1990 – le chanteur s'y produisit deux jours d'affilée avec son groupe d'alors, les Weird Sins, et l'on trouve facilement des images de ces prestations sur **YouTube**. Entre les deux hommes, l'amitié est instantanée et se transforme vite en complicité – à tel point que le chanteur a intitulé **Nathanaël** l'une de ses chansons de l'époque **Crève-cœur** d'après le prénom du fils du réalisateur, dont il est le parrain. L'histoire va alors durer près d'un quart de siècle, période pendant laquelle Dufaud va tourner trois films, avec Darc en vedette forcément américaine. Deux sont restés confidentiels, *Le Garçon Sauvage* (que je suis à peu près sûr d'avoir vu dans un bar de la rue Saint-Maur, un soir de je ne sais plus quelle année, en présence du chanteur) et *Les Enfants De La Blank*. Le troisième, **Rêve-Cœur**, a accompagné la sortie de l'album de la résurrection paru en 2004. On retrouve des scènes de ces trois films dans *Pieces Of My Life*, qui est à l'origine un titre d'une magnifique **chanson** d'**Elvis Presley** que les deux hommes adoraient. Les fragments d'une vie, donc. En faisant fi d'une certaine logique chronologique, ce documentaire, que Dufaud a conçu avec **Thierry Villeneuve**, retrace l'existence chaotique d'un homme dont l'existence fut, si ce n'est sauvée, au moins happée par le rock'n'roll — en 1973, quand il prend en pleine gueule l'album **Raw Power** d'**Iggy & The Stooges**. Pendant une heure quarante, les époques se mélangent au rythme des images et interviews réalisées par Dufaud au fil des années (que les deux réalisateurs ont sélectionnées à l'aune d'un travail de fourmi, triant des heures et des heures de rush), mais aussi le temps d'archives télévisuelles, de témoignages de deux personnages clés dans les aventures musicales de Darc (le « frère » des années noires Georges Betzounis et le responsable de la résurrection inespérée, **Frédéric Lo**) ou de plans de Paris, « ville de nos rêves » et théâtre de cette histoire qui fricote trop souvent avec la tragédie.



« Daniel Darc : Pieces Of My Life »

Alors, parfois accompagné par la voix off de Dufaud, le spectateur recolle les morceaux et reconstitue ce parcours rocambolesque – d'une naissance parisienne au printemps aux cures de désintoxication, d'un hit empoisonné (**Cherchez Le Garçon** avec **Taxi Girl**) à une victoire de la musique dans la catégorie « album découverte » en... 2005, du XVIIIe au XIe arrondissement et vice-versa. Une existence où il est question de religion, drogue(s), littérature, rédemption, succès, émotions, trahison(s), disparition(s). Dufaud a filmé Darc sans

faux-semblant – sous l'emprise de l'héro, de l'alcool, de médicaments. Des scènes font froid dans le dos et montrent sans fard les abîmes que le chanteur a top souvent fréquentés — de son plein gré. Mais en fait, dès le début du film, il donne lui-même la clé pour mieux cerner son personnage : « *La représentation de moi-même est plus importante que ce que je suis* », bredouille-t-il en se référant à **Guy Debord**. Car il s'est comme tant d'autres créé un personnage — jusqu'à changer son nom de famille – pour mieux aller jusqu'au bout de ses lubies, de ses folies. Jusqu'au moment où il s'en est retrouvé prisonnier, condamné à jouer ce rôle du matin au soir, sans autre porte de sortie. A ce titre, et à quelques autres d'ailleurs (**Rimbaud**, **Kerouac**, les pulls rayés, **Lou Reed**, l'héro, l'érudition, le **punk new-yorkais**, la vie dans la rue), on est d'ailleurs tenté de le rapprocher d'un autre grand perdant de moins en moins magnifique, **Lawrence**, au parcours tout aussi erratique.

Ni panégyrique à la mémoire de..., ni glauquerie pour voyeurs en mal du grand frisson par procuration (c'est à ce moment-là de l'histoire que je dois avouer que je n'ai jamais été fasciné par la mythologie liée à la drogue), *Pieces Of My Life* est une œuvre intime et touchante, qui ne cache rien — et surtout pas la traversée du désert entre 1994 et 2004 — et s'adresse autant aux fans qu'aux bétotiens. On y (re)découvre un Darc grandiloquent, auquel on préfère le Daniel resté enfant — il faut le voir littéralement hypnotisé à une lecture d'**Allen Ginsberg** ou excité comme un gamin le jour de Noël parce qu'il voit dans la vitrine d'une librairie une biographie de l'un de ses héros, **Johnny Cash**. On est épaté par son érudition, amusé par ces sophismes dont il raffolait — Betzounis, encore lui, confirme ce toc. Alors, lorsque le film s'achève sur une dernière mise en abîme — l'homme virevolte maladroitement devant un écran où est projetée une image de lui-même —, il faut se rendre à l'évidence : la vie de Daniel Darc, né Rozoum, est à ce point invraisemblable qu'aucun scénariste ni écrivain n'auraient osé l'imaginer. Et pourtant, lui l'a bel et bien vécue.

Daniel Darc : Pieces of My Life de Marc Dufaud et Thierry Villeneuve (Documentaire – En compétition) France – 2018 – 105 min

Première mondiale en présence des réalisateurs

Vendredi 15 février 2019 à 19h45 à La Gaîté Lyrique, 3 bis rue Papin, 75003 Paris

La projection est suivie d'un DJ set de Section26 à partir de 22h00 au Plateau Bar.

F.A.M.E : Film And Music Experience à la Gaité Lyrique

Comme depuis 5 ans, la Gaité Lyrique nous offre une nouvelle fois à voir la face cachée de la musique : sa vivacité, ses processus de création, les sacrifices de ceux qui la font et leur amour inconditionnel pour elle. Ce cadeau singulier est permis par le festival F.A.M.E, un festival de cinéma pas comme les autres qui permet avant tout de voir des films rares, souvent faits avec trois bouts de ficelle grâce à la foi et la passion de leurs réalisateurs. Cette année, le festival se tiendra du 13 au 17 février pour 5 jours de projections, concerts et rencontres.

Comme à son habitude, la sélection présentée cette année a tout pour plaire. Surprenante et éclectique, elle vous guidera à travers les époques et les genres. Du **métal nordique**, drôle et torturé, à la Jamaïque du label **Trojan records** en passant par l'**Ethiopie et son jazz 70's**, envoûtant et fascinant. Elle permettra de sonder l'âme sensible de certains artistes hors normes, à commencer par un film présenté en avant-première sur le flamboyant **Daniel Darc**, ou un autre qui s'approche de très près d'une des figures les plus fascinantes de la pop de ces dernières années, **M.I.A.**

Pour les amoureux de la musique américaine des années 70, deux films s'offrent à vous. Le premier a les airs d'un drame social où le protagoniste est un doux-fou dont le seul album, sorti en 1974, continu de fasciner les outsiders du monde entier, j'ai nommé **Peter Grudzien** et son disque *The Unicorn*. Le second film s'attache à comprendre ce qui a guidé **Karen Dalton**, étoile filante de la Folk des années 70, à vivre reclus, loin de l'agitation et des faux fantasmes suggérés par l'industrie musicale.

La quête d'un musicien disparu paraît être un des thèmes chers à certains réalisateurs. Le film qui s'attache à rechercher le joyau **Joao Gilberto**, figure centrale de la bossa nova, a tous les airs d'une quête initiatique à travers les chefs d'oeuvres de la musique brésilienne, vivier insondable de musiciens fascinants.

étapes:, joyeux partenaire de la Gaité Lyrique, vous invite sans hésiter à scruter la programmation du festival **F.A.M.E**, qui vous permettra de voguer du Voguing au Métal sans aucun problème.

F.A.M.E, du 13 au 17 février à la Gaité Lyrique, 3 bis rue Papin

Pourquoi il ne faut pas louper F.A.M.E, le festival qui met en valeur les femmes et la musique

Des bonnes vibes et des meufs

Le festival international de films sur la musique, qui aura lieu du 13 au 17 février à paris, propose cette année une édition exclusivement féminine. C'est le feu !

Tous les ans, le **festival F.A.M.E** propose une compétition sur le thème des films musicaux. Au programme : des avant-premières exclusives, des films inédits, et lives. Le tout, dans le lieu ultra stylé qu'est la Gaîté Lyrique.

Un programme qui fait rêver

Eh oui, en hiver aussi, c'est possible de s'éclater en festival (le soleil et la chaleur en moins). Avec F.A.M.E, les good vibes sont bien présentes. Le festival international de films sur la musique aura lieu à la Gaîté Lyrique, du 13 au 17 février. Au programme de cette édition 2019, 8 films en compétition, 10 films hors compétition, des performances et des rencontres. Mais attention, ce n'est pas tout, car F.A.M.E sait nous faire plaisir, notamment avec un cinéma permanent, des DJ sets et une chambre sonore pour vivre une expérience immersive.

Une édition féministe

On vous l'a déjà dit, 2019 c'est l'année de la meuf. Et ça, F.A.M.E l'a bien compris. En effet, pour cette 5^{ème} édition, le festival a décidé de célébrer les femmes, leur énergie, leur talent et leur musicalité. En allant à la Gaîté Lyrique, vous pourrez notamment découvrir le film "Matangi/Maya/M.I.A", réalisé par Steve Loveridge. Ce docu met en avant le parcours étonnant de M.I.A : son enfance de réfugiée, son engagement, sa musique singulière et ses revendications politiques. Rien que la bande-annonce nous donne trop envie. D'ailleurs, c'est un peu notre coup de cœur de cette année. Autre docu, autre ambiance avec "L7 : Pretend We're Dead", un film qui met en avant le groupe L7, une team grunge de meufs métaleuses et féministes. Pas mal non ?

F.A.M.E 2019 : AVANT – PREMIERE DE « PARIS 8, LA FAC HIP HOP » DE PASCAL TESSAUD

En marge du F.A.M.E 2019, le Festival International de Films sur la Musique qui aura lieu du 13 au 17 février à la Gaité Lyrique à Paris, on aura l'occasion de voir en avant-première et hors compétition, la web série documentaire « Paris 8, La Face Hip Hop » réalisée par Pascal Tessaud. Le réalisateur récompensé de nombreuses fois pour « Brooklyn » et « Beatbox, Boom Bap Autour du Monde », a déterré [un trésor de l'histoire de la culture hip hop français](#), en récupérant des images inédites de ce qui s'est passé à Paris 8 il y a une trentaine d'années à l'initiative de Georges Lapassade. Des Driver, M'Widi, MC Solaar, Menelik, Rapsonic, Stormy, Mode 2 ou encore Ladie's Night avaient fréquenté les couloirs de l'université.

En 10 brefs épisodes (8 minutes chacun) pour **Arte Creative**, Pascal Tessaud avance en profondeur dans son sujet, n'en gommant aucune des aspérités. Animé d'idéaux post-68, Georges Lapassade illustre le paradoxe et les contradictions de l'académie se saisissant de cet art de la rue. Stimulant et galvanisant.

FAME 2019 : A Bright Light, Karen and The Process d'Emmanuelle Antille



En partenariat avec le festival FAME

Disparue en 1993, dans sa maison de Woodstock et dans l'anonymat le plus complet, **Karen Dalton** n'aura finalement laissé qu'une très maigre discographie, puisque celle-ci ne comprend que deux albums officiels, *It's So Hard to Tell Who's Going to Love You the Best* (1969), son chef-d'œuvre, *In My Own Time* (1971), un disque plus inégal (même s'il contient la meilleure version connue du classique folk *Katie Cruel*), ainsi qu'une poignée de *home recordings*, sortis après sa mort et de plus ou moins bonne qualité. Pourtant, si modeste qu'elle soit, cette discographie aura suffi à transmettre l'essentiel, c'est-à-dire l'empreinte d'une voix unique, que beaucoup ont comparée à celle de **Billie Holiday** et qui, abîmée par l'alcool, les drogues et la vie, donne souvent le sentiment d'avoir affaire à une vieille âme ayant traversé les âges pour s'échouer dans une époque où elle n'aura, in fine, jamais vraiment réussi à trouver sa place.

L'empreinte de cette voix, c'est aussi ce qui aura fasciné, et souvent stupéfait, toutes celles et ceux qui l'auront découverte depuis 1994, date des premières rééditions de *It's So Hard to Tell Who's Going to Love You the Best*. Et, un quart de siècle plus tard, le résultat est édifiant : plusieurs livres, quelques disques hommages et, donc, pas moins de trois films documentaires ont été, ou seront bientôt, consacrés à la chanteuse. Réalisé par l'artiste suisse **Emmanuelle Antille**, *A Bright Light – Karen and the Process* est le premier des trois films à voir le jour (les deux autres sont suédois et américain et devraient sortir prochainement). Il serait né du choc ressenti par la réalisatrice au moment de la découverte du chant incomparable de Karen Dalton. Fascinée par le destin très singulier de cette chanteuse totalement inadaptée au monde des maisons de disques et ayant attendu l'âge de 32 ans pour enregistrer son premier album (et ce alors que, huit ans plus tôt, elle était déjà, avec des gens comme **Bob Dylan**, **Fred Neil** ou **Tim Hardin**, l'une des artistes les plus en vue de la nouvelle scène folk de Greenwich Village), Emmanuelle Antille décide de partir sur les traces de cette voix perdue, de cette femme insaisissable qui aura fait de la disparition et de l'échappée les grands motifs de sa vie.

Il s'agit d'une quête à la fois folle et poétique (tenter de retrouver la trace d'une personne n'en ayant laissé aucune, ou presque), mais aussi intime, puisque la réalisatrice en profite pour y glisser des interrogations très personnelles sur la synchronicité ou sur les liens pouvant exister entre le monde des vivants et celui des morts, notamment. Emmanuelle Antille voyage donc du Colorado (les images splendides qu'elle en a ramenées sont parmi les plus beaux moments du film) aux marécages du bayou pour rencontrer des personnes ayant connu, ou même vécu avec, Karen Dalton.



« A Bright Light, Karen and The Process »
d'Emmanuelle Antille

Il y a **Dan Hankin**, son guitariste, Dick Weissman, son compagnon à son arrivée à New York, en 1960, etc. Parmi ces témoignages, celui de Carl Baron, qui a enregistré les bandes du disque paru sous le nom de **1966**, est sans doute parmi les plus intéressants. En effet, il permet de comprendre que les bandes en question avaient surtout été enregistrées pour que la chanteuse et son mari Richard Tucker (absent du film, malheureusement) puissent s'écouter, s'entendre de façon objective, et, ainsi, parvenir à

mieux évaluer la qualité de leurs harmonies à deux voix. Cette démarche, qui était exactement la même que celle des premiers musiciens enregistrés dans les campagnes du sud, dans les années 20 ou 30, donne également une idée assez précise du dépouillement complet dans lequel vivait le couple pendant ses années à Boulder, dans les montagnes du Colorado. Et il dit aussi l'atemporalité dans laquelle semblait s'inscrire la vie-même de la chanteuse.



Peter Walker

Mais le témoignage le plus passionnant est sans doute celui de **Peter Walker**, grand guitariste et vétéran de l'acid folk qui décrit une Karen Dalton rongée par la culpabilité et les reproches que, selon elle, les autres devaient se retenir de lui adresser : celui d'avoir abandonné son fils, celui de n'avoir pas assez enregistré ou de ne pas avoir joué le jeu d'une industrie du disque qui lui tendait les bras, celui, sans doute, d'avoir consommé trop de drogues et, enfin, celui d'avoir été contaminée par le Sida. Particulièrement émouvant, ce passage se déroule dans la maison abandonnée qui fut, autrefois, celle de la chanteuse à Woodstock. Pour un réalisateur ou une réalisatrice, la grande difficulté d'un sujet comme celui-ci est de

devoir se confronter au très petit nombre d'images d'archives.

Concernant Karen Dalton, la plupart des images étaient déjà connues (notamment un reportage réalisé, en 1970, par la télévision publique française), mais, grâce à Peter Walker, Emmanuelle Antille parvient à en exhumer de nouvelles, des photos d'enfance, mais aussi des images filmées en Super 8 de la chanteuse faisant du cheval. Ce n'est peut-être pas grand-chose, mais c'est tout de même une avancée significative dans l'intimité d'une chanteuse dont la vie demeure un mystère particulièrement épais. Enfin, l'un des paris les plus réussis du film est d'avoir intégré au montage d'autres images filmées en Super 8, des images contemporaines et retraçant le voyage d'Antille et de sa petite équipe de tournage. Il en résulte une façon assez poétique de mêler l'enquête aux souvenirs, le présent au passé et le réel à l'imaginaire. Pour évoquer une chanteuse qui n'a quasiment laissé aucune trace, dont personne ne sait où elle a été enterrée (la question est récurrente dans le film) et que la réalisatrice se résout à suivre comme une ombre, égarée entre le monde des vivants et celui des morts, c'était sans doute la meilleure chose à faire.

FAME 2019 : Rudeboy, The Story of Trojan Records de Nicolas Jack Davies



En partenariat avec le festival FAME

En 1968 naissait le label londonien Trojan Records emblématique des genres musicaux jamaïcains ska et reggae. *Rudeboy : The Story of Trojan Records* mélange reconstitutions jouées par des acteurs, entretiens avec les figures majeures du premier mouvement musical multiculturel spécifiquement britannique et archives. Le documentaire du réalisateur anglais Nicolas Jack Davies éclaire un pan d'histoire tout à la fois régulièrement revisité et encore trop méconnu.

Les Caraïbes sont une zone géographique d'une richesse musicale inouïe parmi laquelle la Jamaïque occupe une place particulière, retracée en 2017 par l'exposition parisienne *Jamaica Jamaica !* à La Philharmonie de Paris. L'an dernier sont également parus outre-Manche *Rudeboy : The Story of Trojan Records* (Eye Books) et *Trojan : The Art of the Album* (BMG), beaux livres de **Laurence Cane-Honeysett**, spécialiste de la musique jamaïcaine ancien salarié du label dans les années 1990, déjà auteur avec Michael de Koningh en 2003 de *Young, Gifted and Black : The Story of Trojan Records* (Sanctuary). Leur prolongement filmé par **Nicolas Jack Davies**, moitié du binôme Fred and Nick distingué pour ses vidéoclips (**Mumford & Sons**, **PJ Harvey**, **Elbow**, **Coldplay**, **White Lies**...), s'ouvre sur une évocation du dénommé **Duke Reid** dans la Jamaïque du milieu des années 1950. Cet ancien flic sillonne l'île au volant d'une camionnette Ford modèle Trojan pour faire danser au rythme de son "sound system". Une activité de disco-mobile a priori bien innocente pourtant loin d'être de tout repos : face à des rivaux comme **Clement "Coxsone" Dodd**, il n'est pas rare de détruire la sono ou bien les vinyles de son concurrent ! Le réalisateur américain **Whit Stillman** (*Metropolitan*, *Barcelona*, *The Last Days of Disco*, *Damsels in Distress*, *Love & Friendship*) avait d'ailleurs un temps imaginé un projet de film sur ces premiers DJ's. **Kool Herc**, leur héritier né en 1955 à Kingston, la capitale jamaïcaine, sera derrière les platines des « block parties » à New York lors des débuts du hip hop avant un phénomène rap global bien au-delà des « sound systems ».

En 1962, l'indépendance de la Jamaïque par rapport au Royaume-Uni, sa puissance coloniale, coïncide avec les débuts du label local de référence **Studio One** de Dodd, le premier 45 tours de **Bob Marley** et la popularité du **ska**, genre musical qui précède de plusieurs années le **reggae**. *Rudeboy...* le rappelle à juste titre : l'immigration jamaïcaine vers son ancienne métropole est alors déjà une réalité : londonien depuis 1952, **Lee Gopthal**, métis d'origine indo-asiatique né en 1939 à Kingston et mort en 1997, s'associe dès le début des années 1960 à son compatriote blanc **Chris Blackwell**, responsable du label **Island**, pour ouvrir des magasins de disques puis y importer des productions jamaïcaines. Ils passent en 1968 à la vitesse supérieure et initient **Trojan**, avec son logo caractéristique de soldat grec stylisé, pour surfer sur la fin de la vague ska et enchaîner sur celle du reggae.

Dès l'année suivante, **Israelites** de **Desmond Dekker** devient le premier numéro un du genre au Royaume-Uni. Blackwell va reprendre ses billes et devenir de son côté le parrain d'un reggae mondialisé via Bob Marley mais aussi **Jimmy Cliff**, la vedette du film *The Harder They Come* de **Perry Henzell** en 1972. Trojan connaît pour sa part une demie-douzaine d'années fastes, symbolisées par le succès de ses compilations **Tighten Up**. En 1975, année du *Live* de Bob Marley enregistré au Lyceum de Londres, Gopthal doit céder Trojan, un an avant la mort de Reid l'insulaire. Mais le reggae n'en finit plus d'infuser la musique britannique : si **The Clash** popularise le genre auprès de son public blanc dès son album inaugural en 1976 ; une décennie plus tard, le troisième album de **Big Audio Dynamite** (1988), le groupe de **Mick Jones** et **Don Letts**, interviewé dans *Rudeboy...*, s'intitule **Tighten Up Vol.88**. Les **Specials**, dont **Neville Staple**, l'une de ses voix est ici à l'honneur, reprennent en 1979 sur leur album inaugural quatre titres reggae ou ska dont **Rudy, A Message To You** de **Dandy Livingstone** ou bien le **Monkey Man** de **Toots And The Maytals**, et **Jerry Dammers**, moteur des Specials, tente de fédérer autour du label **2 Tone** leurs compatriotes blancs de **Madness** mais aussi l'autre formation métissée **The Selecter**, dont la chanteuse noire **Pauline Black** (adoptée par des parents blancs) raconte le choc qu'avait pu être la musique reggae du label Trojan. Au rythme de reconstitutions mi-*This Is England* mi-*Dancing On The Edge*, l'esthétique de *Rudeboy...* se veut donc au goût du jour, loin de celle, moins léchée, du film de fiction *Babylon* de **Franco Rosso** (1980) en guise de témoignage de la scène reggae à Londres. Du côté de Bristol quelques années plus tard, le collectif **The Wild Bunch** développe sa propre culture du « sound system » pour devenir **Massive Attack**, formation emblématique du trip hop. Uniquement fort de son catalogue passé, celui des années 1960 (y compris les références hors label seulement distribuées d'avant 1968) et 1970, Trojan a été racheté par la société discographique BMG, coproducteur de ce *Rudeboy : The Story of Trojan Records*, forcément (bien) orienté pour en vanter la gloire.

FAME 2019 : The Unicorn d'Isabelle Dupuis et Tim Geraghty

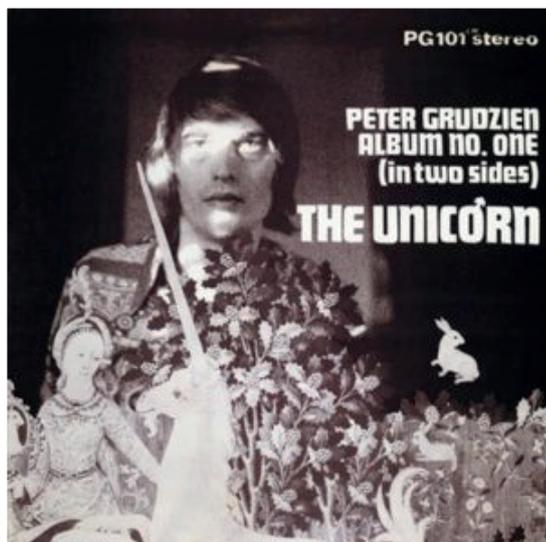


En partenariat avec le festival FAME

J'avoue entretenir une relation plus qu'ambivalente avec ce qu'il est convenu d'appeler l'*outsider music*, cette étiquette fourre-tout qui tend à agréger les créations musicales des figures marginales ou déviantes, produites dans une confidentialité initiale qui nourrit ensuite le culte des réhabilitations rétrospectives. Le malaise a surgi un jour de 2008 dans la cour de La *Maroquinerie*, lorsque j'y aperçus *Daniel Johnston*, quelques minutes avant le début d'un concert, excellent au demeurant. Debout mais chancelant, le regard vide, un verre de vin à la main, il semblait indifférent au monde et au liquide carmin qui s'échappait de ses lèvres mollement entrouvertes et dégoulinait à flots continus sur son t-shirt blanchâtre.

Depuis lors, la posture m'a toujours paru inconfortable qui consiste à contempler pour ses seules propriétés esthétiques une œuvre aussi inextricablement liée aux pathologies de son auteur, à savourer sans réserve le spectacle de la maladie, qu'elle soit mentale ou pas, en s'efforçant de faire abstraction de sa réalité pourtant incontournable. Le documentaire consacré par Isabelle Dupuis et Tim Geraghty à *Peter Grudzien* fait resurgir ces interrogations tout en proposant une réponse formellement irréprochable et moralement satisfaisante.

Le sujet traité semble a priori s'inscrire dans le prolongement des nombreuses quêtes filmiques qui, depuis une dizaine d'années, ont été accomplies dans la continuité du succès de *Anvil* (2009) et *Searching For Sugar Man* (2012). L'expression brute et sincère de la passion musicale, l'oubli, la redécouverte initiée par les pairs et prolongée par les fans : tel est le schéma archétypal de ces récits conclus par autant de fins heureuses. L'histoire de Peter Grudzien commence un peu de la même manière. Ce songwriter amateur, amoureux transi de *Johnny Cash* et militant homosexuel de la première heure – il a participé aux fameuses émeutes de *Stonewall* à New-York en 1969 – a laissé une trace fugace dans les marges de l'histoire pour avoir publié à compte d'auteur en 1974 un *unique album de country* bricolé à domicile et ouvertement gay.



Réhabilitée, au fil des décennies, par les amateurs de bizarreries discographiques et autres objets musicaux mal identifiés, cette collection de chansons maladroites et incongrues fait désormais partie du Panthéon des passionnés de pressages privés aux yeux desquels la rareté de l'objet – les quelques centaines d'exemplaires du pressage original s'échangent au compte-gouttes pour plusieurs centaines de dollars – l'emporte parfois sur la qualité véritable du contenu. En l'occurrence, le jugement esthétique qu'il conviendrait de porter sur *The Unicorn* – l'album n'est heureusement pas au cœur de *The Unicorn* – le film et ce pour une raison simple : il n'est pas question ici de renaissance miraculeuse

ou de deuxième vie artistique ressuscitée par la grâce de réalisateurs démiurges et bienveillants. Pour Grudzien, contrairement à ce qui s'est produit pour ses confrères susmentionnés, l'histoire n'est jamais venue repasser les plats. Les infirmiers psychiatriques s'en sont chargés à sa place. C'est dans un quotidien tragique et souvent misérable que Dupuis et Geraghty ont décidé de planter leur caméra, entre 2005 et 2007. Dans la maison familiale du Queens, Grudzien se débat avec ce qui lui reste de sa famille : sa sœur jumelle schizophrène, ravagée par les opérations de chirurgie esthétique et les traitements médicamenteux ; son père, presque centenaire, avec lequel les conflits sont béants et qui le menace d'expulsion. Dans cette représentation souvent déchirante des psychoses archéo-familiales et de la violence inefficace du système de prise en charge médico-social américain, la musique occupe une place curieuse, à la fois périphérique dans la narration et centrale dans le traitement. Ce n'est, en effet, que dans les brefs instants d'accalmie où il réécoute pour la millième fois les classiques de [June Carter](#) ou de [Pete Seeger](#) ou lorsque il se risque à une

brève incursion sur la scène du bar gay du voisinage pour en livrer une interprétation touchante et pataude que Grudzien semble trouver une forme de respiration et de réconfort.

Témoins empathiques des grands drames et des petits bonheurs, les auteurs parviennent astucieusement à contourner les écueils du voyeurisme en choisissant souvent de détourner leur regard des personnages pour le focaliser sur le décor et les objets, cet amoncellement de bric-à-brac hétéroclite ou s'entremêlent les fragments de l'histoire familiale tourmentée, les fétiches des pathologies diverses et les résidus culturels – disques, VHS ou DVD – miraculeusement rescapés du naufrage. Comme pour mieux s'éclipser avant de provoquer la gêne, ils finissent même par laisser la parole et l'image à leur sujet, pour les quelques minutes conclusives, filmées par Grudzien lui-même entre 2007 et 2013 – date de son décès. Dépourvu de toute complaisance esthétisante, ce regard juste sur un sujet grave et touchant finit par évacuer toute forme de malaise.

M.I.A. fait son cinoche en première française au F.A.M.E.

C'est un festival de cinéma différent. Pas parce qu'il s'intéresserait à un genre de récit (type cinéma du réel, étrange festival...) ou même un genre tout court (comme Chéries Chéris, le festival du film LGBTQ), mais parce qu'il est dédié aux films qui ont pour objet la musique. C'est sa 5ème édition et le festival F.A.M.E., qu'on affectionne parce qu'il se cherche et invente (et que Benoît Hické, l'un de ses deux directeurs artistiques, officia longtemps sur ce site, ce qui crée des liens...), paraît avoir trouvé une sorte de ligne de crête, embrassant toutes les narrations autour de la musique.

La petite touche singulière

On y retrouve les « recettes » classiques du festival de cinéma : sa compétition (8 long-métrages en première française), son jury classieux (dont Barbara Carlotti ou Philippe Vasset), ses performances mixant projection et musique (on recommande celle de Krikor, le 16/2 à 19h), ses tables rondes et à-côtés discursifs (synthé en famille, cinéma permanent...). Avec cette petite touche de « festival singulier » que défendent ses directeurs artistiques, Olivier Forest et Benoît Hické, qui dressent pour l'édition 2019 un large panorama sur les « vibrations de la planète », du folk au métal, du voguing à la bossa nova, de la pop aux musiques du monde.

Y a-t-il un genre « film musical » ? La programmation de F.A.M.E. semble dire exactement le contraire, grâce à la diversité de ses propositions, entre classique portrait de label (« Rudeboy, the story of Trojan Records », de Nicolas Jack Davis, le 16/2 à 17h15), plongée documentaire limite glauque dans la vie d'un loser de la country américaine, Peter Grudzien, auteur d'un seul et unique album (« The Unicorn », d'Isabelle Dupuy et Tim Geraghty, le 16/2 à 14h15) ou carnet intime de l'artiste Emmanuelle Antille sur les traces de la folkeuse Karen Dalton (« A bright light : Karen and the process », le 16/2 à 18h45).

M.I.A. popstar non conforme

On a choisi dans cette programmation le film incarnant au mieux cette idée que la musique est un sujet à part entière de l'image cinématographique. « Matangi / Maya / M.I.A. », de Steve Loveridge, pourrait aussi bien être programmé dans un festival rap que dans une manifestation d'art expérimental, tendance nouvelles narrations. C'est un objet cinématographique étrange, hors norme, sur une artiste elle-même assez peu conforme, M.I.A., la pop star anglaise d'origine tamoule qui croise star système et expression politique, déclenche des polémiques à l'échelle internationale (son joli doigt d'honneur pendant le Super Bowl américain en 2012, que la Madonna des années 1980, avec qui elle performe alors, aurait pu assumer, mais que cette éternelle réfugiée à la double culture a bien davantage incarné).

Le documentaire mélange savamment les séquences d'autofilmage pour des documentaires d'art qu'elle n'a pas réalisés, les archives filmées au fil d'une vingtaine d'années par son ex-boyfriend et toujours ami Steve Loveridge, rencontré aux beaux-arts à Londres (à la Central Saint Martins College of Art and Design), comme s'il s'agissait du film d'un artiste qui aurait pris pour sujet d'études la personnalité fragile et flamboyante de Matangi Arulpragasam (Maya pour ses proches, M.I.A. pour le star système, un surnom qui joue sur l'acronyme Missing in Action). Sauf que le réalisateur et son sujet se mélangent, deux artistes sont aux manettes d'un film où la jeune fille se cherche, dans son identité (elle retrouve son père, l'un des fondateurs du mouvement de résistance tamoule, après des années de clandestinité), dans sa sincérité aussi.

Médecine musique

D'emblée, deux minutes à peine après le début du film, la voilà qui finit façon bad girl la question de Steve Loveridge « – pourquoi est-ce que tu es une popstar à problèmes ? Pourquoi est-ce que tu... » d'un « – pourquoi je ferme pas ma gueule ? ». Parce que la musique a été sa « médecine », dit-elle, et qu'elle a appris à en faire une force pour ne pas virer « accro à la drogue ». Parce que la musique est son terrain d'expression, de libération, et d'émancipation tout à la fois.

Le film, qui a obtenu un prix spécial du jury au festival de Sundance 2018, dresse en creux le portrait d'une intégration forcée. « La première part d'identité occidentale que j'ai acquise, c'est la musique », dit-elle. Celle qui se rêvait artiste vidéo a cherché à se construire dans une société raciste. « Je devais faire avec le fait que j'étais différente. Un jour au Sri Lanka, je me suis fait tirer dessus parce que j'étais Tamoule. Puis je suis arrivée en Angleterre où on me crachait dessus parce que j'avais une tête de Paki. »

Tout au long du film, le fil narratif oscille entre un autofilmage pour se sortir des situations difficiles, comme si parler face caméra était sa seule issue (au début des années 2000, on la voit ainsi se libérer de la tension accumulée sur une tournée du groupe de britpop punk Elastica qu'elle suit comme documentariste) des extraits de ses performances, un tournage monumental de clip en Inde, sa rencontre avec Spike Jonze (qu'elle entraîne chez un de ses amis MC période Myspace, Afrikan Boy), ou la polémique qui a suivi le clip « Born Free », qui montre un génocide de roux, tourné par un certain Romain Gavras (oui, le même qui s'était fait repérer avec « Stress » de Justice)...

« Born Free », M.I.A., réalisation Romain Gavras, 2010 :

Aujourd'hui largement installée dans la notoriété, M.I.A. flirte encore avec la controverse, défendant la cause tamoule, ce qui lui vaut un sulfureux parfum de terroriste, affirmant une conscience exogène à la domination occidentale. Ni vraiment brit, ni complètement tamoule (on la voit lors d'un voyage au Sri Lanka tenter de renouer avec les membres de sa famille qui rechignent à parler politique voire lui reprochent de ne rien savoir de la guerre civile), à cheval entre deux cultures, M.I.A. a trouvé sa place sur la planète musique. En pensant créer des chansons pour Elastica sur son séquenceur Roland, elle trouve le succès dès son premier EP, en 2005. Mais c'est une autre histoire, que ne raconte qu'à demi-mots « Matangi / Maya / M.I.A. ». De Coachella au Super Bowl, de la couverture du « New York Times » (qu'elle accepte parce que ce sera la première Tamoule en Une de ce journal...), le film évoque la vie publique, la carrière et la méga-visibilité de M.I.A., mais se tient à distance de l'hagiographie comme du biopic lisse. Trouvant lui aussi une voie singulière.

.

festivals

FAME 2019 : Lords Of Chaos de Jonas Åkerlund

Maman j'ai pas raté la prison



En partenariat avec le festival FAME

Depuis que des copies ont commencé à circuler, on dit déjà un peu tout et n'importe quoi sur *Lords Of Chaos*, adaptation cinématographique du livre culte et déjà controversé en son temps de Michael Moynihan et Didrik Söderlind sur la genèse et les faits divers qui ont instauré une mystique autour du Black Metal norvégien. Financé par *Vice*, qui n'en sont pas à leur première tentative d'appropriation culturelle, et réalisé par *Jonas Åkerlund*, ex *Bathory* – groupe à l'influence majeure sur nos petits camarades ; clippeur reconnu et parfois sulfureux (sic) pour *Madonna*, *U2*, *Metallica*, *Lady Gaga*, *Rammstein* et *The Prodigy* (*Smack My Bitch Up*, c'est lui), le film vaut pourtant plus que les critiques apocalyptiques qu'il génère au sein des cénacles concernés.

Suicide fondateur, concours de bite autour de la profanation et de la destruction par le feu, concours de bite sur qui est le plus influent et le plus *badass*, puis finalement petit meurtre entre faux amis. Si vous ne connaissez pas l'histoire sur le bout des doigts, vous pourrez passer un moment amusant, j'en conviens. Car en gage de thèse sur l'ennui, on est en présence non pas du Malin, mais presque d'un *teen movie* assez gore et souvent décevant. L'évocation de la genèse de *Mayhem*, au-delà de la folie dépressive de son premier chanteur, le bien nommé *Dead*, donne un beau paysage nordique de l'oisiveté mère de tous les vices en milieu rural et les poses *destroy* devenues mythiques autour d'un arrêt de bus saccagé rappellent les premières images du groupe suisse *Hellhammer* (futur *Celtic Frost*) quelques années auparavant dans la campagne zurichoise. Toutes ces images, dont la majorité sont en noir et blanc, semblent s'animer sous nos yeux, en couleurs bien étudiées et ce n'est pas forcément désagréable, juste un peu ennuyeux pour qui les connaît déjà.

Le sujet, dépassant presque la frustration, incubateur fondamental de musiques passionnantes (et nonobstant toutes les controverses les premiers disques de Mayhem, **Burzum** ou **DarkThrone** sont devenus, à raison, des classiques) c'est bien sur la rivalité entre **Varg Vikernes** de Burzum, toujours président de la ligue du lol norvégienne malgré ses 14 ans à l'ombre et **Euronymous**, gourou auto-proclamé d'une scène naissante dont le magasin qu'il gérait à Oslo (**Helvete**, l'enfer en norvégien, pas les habitants de la confédération helvétique) était la plaque tournante. Il y a bien donc deux *buddy movie* dans celui-ci. Le premier raconte son amitié inquiète avec Dead, l'autre sa rivalité intéressée avec Varg. Et là, c'est plutôt touchant, bien que le choix de l'acteur **Rory Culkin** (le jeune frère de **Macauley**, d'où mon titre un peu nul) puisse parfois prêter à des estouffades de rire. Car l'on rit beaucoup sous cape, pendant *Lords Of Chaos*, même si dans les deux cas, ça finit très mal.

Il y a aussi un certain nombre de *private jokes* souvent navrantes dans la vision de ces post-ados qui passent le plus clair de leur temps à se bourrer la caisse en matant **Evil Dead**. Il y a notamment une blague assez finaude sur **Scorpions** (groupe qui contrairement à **Venom** ou **Motörhead**, ne fait pas partie du panthéon de nos héros). Alors sans vouloir vous spoiler ce gag récurrent, laissez-moi plutôt vous raconter cette petite histoire qui m'est arrivée au milieu des années 90.



Melvins

L'heure était grave, j'allais interviewer les **Melvins**, un de mes groupes favoris de tous les temps. Seulement voilà, un de leur meilleurs potes (un certain Kurdt) venait de se faire lui aussi sauter le caisson, et malgré les recommandations de la maison de disques, je me doutais bien qu'ils faudrait trouver d'autres sujets de conversation. Après une audience avec **King Buzzo** (impeccable de cynisme bienveillant), j'étais bien plus détendu avant de passer le foudroyant **Dale Crover** (meilleur batteur au monde juste après **John Bonham**, **Elvin Jones** et **Jaki Libezeit**) à la question, or j'avais mon angle : lui demander de but en blanc quel avait été LE disque qui avait tout changé pour lui, celui qui avait décidé de sa vocation. Et ne voilà pas que l'affable Dale me

retourne à son tour la question. Je choisis donc d'évoquer **Kill'Em All** de **Metallica**, et j'ajoutais qu'une fois cette révolution digérée, passant de **WASP** à **Funhouse** des **Stooges** en l'espace de six petits mois, il m'était désormais impossible d'écouter **Scorpions**, **Ratt** ou **Mötley Crüe** sans pouffer. S'ensuivit alors une belle discussion sur les disques qui nous faisaient en découvrir d'autres, sur la notion de bon et de mauvais goût, et qu'au final (enfin c'était à l'époque, son point de vue, je n'avais pas encore racheté **Shout At The Devil** en brocante), on reste toujours un peu fan de ce qu'on a aimé à un moment. Celui que je prenais pour une brute épaisse était en fait un puits de sagesse, peu avare de son temps – les Melvins donnèrent un éclatant concert en trois parties distinctes quelques minutes après – que je quittais à regret et qui à ce moment précis, me tapota l'épaule en ajoutant d'un air complice :

En complément de programme, et toujours dans cette thématique chants et danses folkloriques de l'Europe du nord, le FAME 2019 proposera également pour sa soirée de clôture, *Heavy Trip* de Juuso Laatio et Jukka Vidgren où les aventures rocambolesques d'un groupe de Metal finlandais qui fera des pieds et des mains pour jouer dans un énorme festival en Norvège. On jugera donc sur pièce si cela tient de la blague potache ou du chef d'œuvre Kaurismakien annoncé.

***Lords of Chaos* de Jonas Åkerlund**

(Fiction – Hors-compétition) UK/Suède – 2018 – 112 min – VOSTF

Dimanche 17 février 2019 à 14h45 à *La Gaîté Lyrique*, 3 bis rue Papin, 75003 Paris

FAME 2019 : Where Are You João Gilberto? de Georges Gachot



En partenariat avec le festival FAME

Pour le commun des mortels amateurs de musique, João Gilberto n'est plus de ce monde... Probablement a-t-il passé la guitare à gauche comme **Jobim** dans les années 80 ou 90, auréolé de la gloire dont on marbre les héros de musée. Et pour cause, on est presque sans nouvelle du guitariste et poète considéré comme l'inventeur de la bossa nova. Si l'auteur de certaines **des plus belles (et fameuses)** chansons d'amour de ce répertoire était encore vivant, il serait admiré, invité et triomphant. Forcément, il donnerait encore de par le monde des concerts de prestige, comme Chico Buarque ou Caetano Veloso. Et pourtant, il n'en est rien : en 2019, João Gilberto vit tel un fantôme, reclus depuis 30 ans dans une chambre d'hôtel de Rio d'où il s'évade en de très rares occasions. Même au Brésil, personne ne semble se soucier de lui. Comme il le chantait jadis sur **Doralice**, « je préfère vivre seul, au son plaintif de ma guitare. »



Where Are You João Gilberto? est une enquête sur les traces d'une enquête, l'histoire d'un disparu recherchant un autre disparu. Il y a une décennie le journaliste allemand Marc Fischer s'est assigné une mission folle. Dans une quête obsessionnelle, il est parti au Brésil sur les traces du musicien dans l'espoir de le rencontrer et de l'entendre jouer **Hô-bá-lá-lá**. Au fil de ses rencontres, à la manière d'un détective, Marc Fischer a recueilli les témoignages, recherché les pistes, tenté de comprendre la personnalité du compositeur, l'origine de sa nostalgie et de déchiffrer l'énigme de son retrait du monde. Finalement, la rencontre n'a pas jamais eu lieu, mais le journaliste est parvenu à dessiner en creux son portrait de Gilberto et de sa musique. Cette histoire fût racontée dans le livre **Hô-bá-lá-lá** publié en 2011, quelques jours après le suicide de l'auteur.

Georges Gachot, réalisateur spécialisé dans les documentaires musicaux sur la musique classique (*Martha Argerich, conversation nocturne, Bach à la pagode ...*) et brésilienne (*Maria Bethânia, música é perfume, O Samba ...*) cherchait depuis longtemps une manière de consacrer un film à son idole João Gilberto, lorsqu'il découvre l'enquête de Fischer. En 2015, il décide de marcher sur les pas de l'auteur et de partir à son tour à la quête du plus sensuel des chanteurs mélancoliques. Sur son chemin, il rencontre les personnes qu'a croisées Fischer (le formidable pianiste **João Donato**, Roberto Menescal, Marcos Valle, un coiffeur...), s'accroche aux mêmes détails, visite les mêmes lieux, la même salle de bain de *Diamantina* où est née la bossa nova. Curieusement, lorsque Gachot commence à éprouver les sensations et frustrations de Fischer, on se dit que la nostalgie de João Gilberto est universelle. On s'inquiète aussi pour Gachot... Nous n'en dirons pas plus.

La magie de ce film réside dans la douceur de son rythme et de ses silences, qui laissent entendre les vibrations des mots de Marc Fischer et la musique de João Gilberto. En tendant bien l'oreille, l'absence peut révéler l'écho de beaux chuchotements et de doux accords. C'est seulement ainsi que l'on écoute les fantômes discrets de la bossa nova.

F.A.M.E 2019 : on était au festival international de films sur la musique

par Estelle Morfin

Une foule en délire en slow motion, un van de métalleux finlandais à toute berzingue, un chanteur maudit errant dans les rue de Paris, de la disco au tempo rapide à gogo : tout ça était au **F.A.M.E. Festival 2019** ! On est retourné avec grand plaisir à ce festival international de films sur la musique car cette année encore, la programmation était aussi variée qu'excitante, englobant un large spectre de styles musicaux et de techniques cinématographiques.

La séance d'ouverture (à guichets fermés) dévoilait deux films, à commencer par le très esthétique *Culte* de (LA)HORDE, capturant les corps qui dansent, et les chorégraphies des masses lors des **Eurockéennes**, le tout dans des atmosphères boueuses voire liquides. *High Energy* quant à lui augmentait la cadence avec un documentaire éminemment drôle sur les clubs des années 80 et ce sous-genre du disco nommé d'après le tube d'Evelyn Thomas.

Dans un autre registre, le presque hagiographique *Daniel Darc : Pieces of My Life*, désigné Prix du Public, retraçait, au travers de vidéos d'archives, de photos, d'entretiens avec son cercle proche regroupées méticuleusement durant quatre ans, la vie de ce chanteur, ex-Taxi Girl, poète maudit et qui fut un grand outsider de la scène rock française. Presque aussi touchant que *Où es-tu João Gilberto*, documentaire sur l'inventeur de la bossa nova devenu presque invisible, suivi par le talentueux réalisateur Marc Fischer.

Portraits de musiciens poignants, tout comme celui de Peter Grudzien dans le film *The Unicorn* d'Isabelle Dupuis et Tim Geraghty. Grand gagnant de cette édition 2019 (Prix du jury F.A.M.E. et Prix MUBI), il retrace la vie de ce chanteur de country aussi anonyme que culte, au sein de sa famille bizarre mais touchante. Loin du star-système, la musique n'est que plus authentique voire plus belle !

A mentionner également les combats que portent intrinsèquement ces films, que ce soit pour la communauté LGBTQI+ (*The Unicorn*, Quand tout le monde dort de Jérôme Clément-Wilz ...) ou féministe, comme avec le très plébiscité documentaire sur **M.I.A. : MATANGI / MAYA / M.I.A.** de Steve Loveridge Il ne faudrait pas oublier le live **modulaire**-vidéo de Krikor ou encore *Rudeboy : The Story of Trojan Records* de Nicolas Jack Davies, qui retrace avec justesse l'épopée d'un label qui a porté le reggae, du ska et dub de la Jamaïque jusqu'au Royaume-Uni.

Bref, on reviendra et on en profite pour féliciter à nouveau les directeurs artistiques Benoît Hické et Olivier Forest ainsi que leurs partenaires, et bien sûr toutes les équipes des films nouveau pour cet évènement aussi riche qu'unique en son genre !

Meilleur moment : Le film de clôture, *Heavy Trip*, nous a fait pleurer de rire. Les réalisateurs ont affirmé qu'il était « encore plus drôle à regarder saoul ». A tester.

Pire moment : Instants gênants lors de Daniel Darc... La drogue, la drogue...

Du 13 au 17 février dernier, I/O était à la Gaîté Lyrique pour la 5^e édition de FAME (Film And Music Experience), un festival créé par Benoît Hické et Olivier Forest dont la programmation, aussi ambitieuse qu'éclectique, fait la part belle à la musique.

Essentiellement consacrée au documentaire, la sélection de cette année explorait des territoires aux couleurs variées, des plus intimes, à travers des portraits d'artistes tels que Daniel Darc ou M.I.A, aux plus généraux, par des panoramas de divers genres musicaux, du jazz éthiopien à la « high energy » des années 1980. En résultait un voyage visuel et auditif fait de variations explosives, confrontant le spectateur à des personnalités d'artistes inspirantes et à des univers musicaux *underground* s'affirmant avec force contre les normes dominantes. FAME, ou quand la musique devient forme de vie à part entière, moyen de résistance politique et poétique.

On retiendra à cet égard le magnifique « Shakedown » de Leilah Weinraub, film présenté hors-compétition, immersion totale au sein d'un club lesbien afro-américain de Los Angeles dans les années 1990 et qui, sans aucun doute, « claqué la chatte » (on ne saurait trouver plus adéquat que cette formule récemment entendue chez la chorégraphe Phia Ménard). Ce documentaire expérimental/trash, tourné tout au long des seize années au cours desquelles la réalisatrice a fréquenté les soirées du club, nous fait rencontrer les danseuses Egypt, Jasmine et les autres, ainsi que leurs clientes, dont certaines se définissent comme « stud » et reprennent les codes *gangsta*, lançant des dollars face caméra et jusqu'au fond des décolletés. Les billets volent et avec eux tout stéréotype sur le milieu lesbien ; on sort bousculé.e.s et fasciné.e.s par cette communauté de femmes qui affirment leur univers envers et contre tous. Des *bad girls* à FAME on retiendra également la figure imposante de M.I.A dans le film documentaire de Steve Loveridge « Matangi / Maya / M.I.A » où l'on découvre l'enfance et l'adolescence de la star, marquée par la révolution tamoule au Sri Lanka et cherchant depuis lors à affirmer son combat antiraciste et féministe. Utilisant des images de ses propres archives (on apprend que M.I.A voulait, à l'origine, devenir réalisatrice de films documentaires) et reprenant la main sur sa biographie, l'artiste nous éclaire sur ses propres contradictions de superstar, ex-réfugiée et fille d'un révolutionnaire tamoul. Par l'exposition de ces trajectoires à contre-courant et très affirmées, « Shakedown » et « M.I.A » offrent aux femmes des trésors d'*empowerment* à l'heure où le mouvement Metoo cherche à ancrer ses racines.

La programmation du festival faisait également la part belle aux contre-cultures musicales et à la reconnaissance ambivalente des formes émergentes. « Paris 8, La fac Hip Hop », websérie documentaire de Pascal Tessaud, évoque ainsi la mise en lumière de la première vague de « street » artistes français par un anthropologue de l'Université Paris VIII au début des années 1990. On y voit comment l'institution a pu s'ouvrir et se constituer en espace de légitimation pour de jeunes artistes à la marge qui, pour les plus chanceux, deviendront les stars du rap et du graff français (tels que Ménélik, MC Solaar, ou NTM 93). Au fur et à mesure des épisodes, cette jeunesse formée aux principes de la Zulu Nation s'émancipe des stéréotypes, sort de la ghettoïsation culturelle et prend aussi conscience du phénomène de réappropriation dont elle fait l'objet. Ces artistes seraient-ils les bons sauvages contemporains, ou la bonne conscience de l'institution universitaire ? La difficulté de se faire une place dans un monde normé est aussi le sujet de « Fabulous » d'Audrey Jean-Baptiste, qui retrace le parcours de Lasseindra Ninja, danseuse transgenre partie de Guyane pour devenir une diva du « voguing » à New-York. La réalisatrice montre le retour de Lasseindra sur sa terre natale, pour y donner une Master class incognito. Forte d'une personnalité hors du commun, cette artiste va révéler quelques talents parmi ces jeunes élèves. Son enseignement exigeant souligne la rigueur, la discipline, et l'obligation d'excellence qu'implique une telle reconnaissance. « Vous ne le ferez jamais aussi bien que moi » dit Lasseindra aux danseurs en herbe qu'elle tente de tirer vers le haut. Entre humiliation et émulation, l'intransigeance est présentée comme une étape nécessaire vers la tolérance, sur le chemin sinueux de l'acceptation de soi et de l'autre.

Il est également tentant de rapprocher en un dyptique involontaire « Daniel Darc : Pieces of My Life » et « The Unicorn », tant les trajectoires des deux hommes auxquels ces films rendent hommage, Daniel Darc et Peter Grudzien, semblent se répondre. C'est Marc Dufaud, l'ami de longue date de Darc, qui s'est chargé du dernier adieu à celui parti trop tôt. Poétique et brisé, Daniel Darc se livre sans fards dans des images d'archives couvrant les quinze ans de sa traversée du désert, jusqu'au retour inespéré en 2004. Brisé également par un système qui n'a jamais voulu de lui, Peter Grudzien, ravagé par la dépression et l'amertume, apparaît comme un Darc en négatif, celui qui n'aurait jamais réussi à sortir de l'ombre. Durs à voir, les deux films n'en restent pas moins bouleversants de sincérité dans leur démarche : donner à voir le désespoir à nu, sans espoir de rédemption, chez ces hommes qui n'ont plus rien. Plus d'espoir, mais une résignation sourde au malheur. C'est dans ce malheur qu'on les imagine presque frères, l'un ayant connu la gloire qui aura tant fait rêver l'autre, et pourtant. Sans concession aucune, et pourtant sans pathos, « Daniel Darc : Pieces of My Life » et « The Unicorn » dressent deux portraits d'hommes qui n'ont plus rien à perdre car ils ont déjà tout perdu. Seule est restée la musique, qui aura peut-être donné le courage de rester debout à chacun.

FAME, el festival de mujeres y música

Publicado por Silvia DR | Ene 21, 2019 | CULTURA, DESTACADAS | 0 🗨️

El festival internacional de películas sobre música, que tendrá lugar del 13 al 17 de febrero en París, ofrece este año una edición exclusivamente femenina

Cada año, el festival **FAME** ofrece un concurso sobre el tema de las películas musicales. Este año se celebrará en el centro de arte digital y música moderna, **Gaîté Lyrique**. Sí, también en invierno, es posible divertirse en un festival aunque haga menos sol y calor. Con **FAME**, las buenas sensaciones están presentes.

Y es que el **Festival Internacional de Cine de Música** se llevará a cabo en Gaîté Lyrique del 13 al 17 de febrero. En el programa de esta edición, se presentan 8 películas en competición, 10 películas fuera de competición, performances y conferencias. Pero cuidado, eso no es todo, porque **FAME** sabe cómo hacernos felices, especialmente con un cine permanente, sesiones de DJ y una sala de sonido para vivir una experiencia inmersiva.

Una edición feminista

Ya te lo hemos dicho, 2019 es el año de las **mujeres**. Y eso, **FAME** lo entendió a la perfección. De hecho, para esta 5ª edición, el festival ha decidido homenajear a las mujeres, a su energía, talento y su musicalidad.

Si os animáis a ir a La Gaîté Lyrique, podréis descubrir la película "Matangi / Maya / MIA", dirigida por Steve Loveridge. Un documental en el que destaca el asombroso viaje de MIA: su infancia como refugiada, su compromiso, su música singular y sus políticas. Nada más ver el trailer, nos deja con ganas de más.

Pero otro docu, que es de nuestros favoritos es "L7: Pretend We're Dead", una película que destaca al grupo L7, un equipo grunge de metal y chicas feministas.

Un festival necesario que nos permite descubrir nuevas artistas -no sólo musicalmente, sino también sus vidas a través de películas o documentales.

Du 13 au 17 Février

La Gaîté Lyrique, dans le 3^e arrondissement de Paris, accueille la 5^{ème} Edition du FAME (Festival International de Film sur la musique). Une manifestation rythmée par des avant-premières exclusives, des films inédits présentés en compétition et hors compétitions pour raconter la musique à travers le cinéma.

Il ouvrira ses portes avec *High Energy* d'Olivier Monssens qui raconte les origines de la hi-energy, première forme de dance music électronique dérivée du disco née dans les clubs gays de San Francisco et New York au début des années 80. Et par *Cultes* de (LA)HORDE un film sur le phénomène des festivals, qui se présente comme « un trip halluciné au cœur des foules ». Le rap sera également à l'honneur avec *La Fine Equipe* de Magaly Richard-Serrano, une fiction hip-hop sur les coulisses et les galères d'une tournée sur une musique signée Oxmo Puccino. Et la websérie documentaire *Paris 8 – La Fac hip-hop* de Pascal Tessaud.

Mais c'est l'émancipation de la femme qui sera le fil conducteur de cette édition 2019, avec *Shakedown*, documentaire de Leilah Weinraub, qui nous plonge dans un club, underground et illégal des années 2000, réservé aux femmes afro-américaines lesbiennes. *L-7 : Pretend We're Dead*, autre documentaire sur les reines du mouvement grunge californien signé Sarah Price. Ou *Mayanga/Maya/M.I.A* de Steve Loveridge portrait intime de la chanteuse M.I.A, réfugiée sri lankaise, devenue une star internationale. Un documentaire qui a déjà remporté le prix du jury au Festival Sundance 2018.

Citons encore un documentaire sur le chanteur français Daniel Darc (*Pieces Of My Life*) ou un étrange film racontant la dérive meurtrière d'un groupe de métal nordique (*Lords of Chaos*). Sans oublier les ateliers, performances live, DJ set post-projections et conférences qui ponctueront le festival. Une expérience sonore et visuelle en plein Paris à découvrir à la Gaîté Lyrique !

RADIO

INTERFÉRENCES

samedi 9 février 2019 par [Matthieu Conquet](#)

Ann O'Aro : « Chanter ça a été une reconquête de mon corps »

1 heure 38 minutes

Venue de La Réunion, la chanteuse est l'invitée des Nuits de l'Alligator. A travers ses choix voyageurs, elle raconte sa passion pour Yma Sumac ou Gainsbourg et évoque une résilience singulière. En deuxième heure : Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons, The Raconteurs ou le dernier disque enregistré aux studios Davout...

Programmation musicale de la soirée

- Bertrand Belin : « Nuits bleues »

Entretien en compagnie d'Ann O'Aro

On n'oublie pas la première fois qu'on entend la voix d'Ann O'Aro. Comme une douleur profonde qui surgit de loin, enfouie, et pourtant vous êtes tout à fait dans l'instant présent. Ann O'Aro est l'une des invités surprise du Festival **Les Nuits de l'Alligator** qui se tient un peu partout en France, festival plutôt blues-rock, volontiers américain mais qui invite cette année cette singulière chanteuse de La Réunion - qui elle pourrait se rattacher au Maloya (qu'on résume souvent comme le "blues" de La Réunion) même si elle se distingue du Maloya rien que dans la formation qu'elle a choisie sur scène : trio (chant, percussion et trombone) unique et tout à fait étonnant. Ceci au service de chansons au propos aussi cru que douloureux. Dans **l'album qui porte son nom** (mais dont elle a changé l'orthographe) **Ann O'Aro** raconte notamment les viols répétés par son père. Le livret du disque traduit du créole en français le textes dont « Kap Kap » : « Mi wa marmay i rak son po dann katarak son zié flou : Je vois l'enfant que tu incestues dans le voile cataracte de tes yeux flous J'entends le chien, le loup, qui hurlent en toi Tu joues de ce saxophone à bout de râle, à bout de plainte, à bout de de note Au fond de moi, je bous, je griffe j'éructe, j'avale toute ma misère sur fond de culotte ».

On n'oublie pas non plus -quand on l'a vu- le sourire d'Ann O'Aro et sa joie communicative quand elle évoque Yma Sumac.

On n'oublie pas non plus -quand on l'a vu- le sourire d'Ann O'Aro et sa joie communicative quand elle évoque Yma Sumac.

- Ann O'Aro « Kap Kap »
- Yma Sumac « Taki Rari »
- Blick Bassy « Woni »
- Yoshikazu Iwamoto « Shingetsu »
- Sainkho Namtchylak « Violet Silver »
- Alain Bashung « Les Salines »
- Jean Leloup « Petite Fleur » Précisions : ce n'est pas Charles Aznavour qui a écrit les paroles de "Petit Fleur" de Sydney Bechet mais Fernard Bonifay et Mario Bua. Henri Salvador et Mouloudji la chanteront avec succès.
- Leyla McCalla « Capitalist Blues »
- Fela Kuti « Water No Get Enemy »
- Malik Djoudi « Tempérament »
- Serge Gainsbourg « Dieu est un fumeur de Havane »

DEUXIEME HEURE titres et extraits diffusés :

- Emily Loizeau « Viens avec moi mon vieux pays »

Le clip de « Viens avec moi mon vieux pays » est réalisé par Cyril Dion (Auteur du film Demain, fondateur du mouvement Colibris) vous saurez tout sur le site [Nous voulons des coquelicots](#)

- Clara Luciani « Nue »
 - DVD « Shut Up And Play The Piano » Chilly GONZALES un film de Philipp Jedicke
 - Chilly Gonzales « You Snooze You Loose »
 - Chilly Gonzales « Dot »
 - **F.A.M.E**, le festival international de films sur la musique qui commence mercredi prochain à la Gaité Lyrique à Paris
 - Sneaks « Money Don't Grow on Trees »
 - The Specials (feat. Saffiyah Khan) « 10 Commandments »
 - Tsirihaka Harrivel et Vimala Pons « Bon alors quoi ? » album **VICTOIRE CHOSE (Teenage Menopause) vinyle**
 - Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel « Si je meurs »
-

POP & CO

lundi 11 février 2019 par [Rebecca Manzoni](#)

Quel est le chaînon manquant entre la mort du disco et l'avènement de la house ?

A l'occasion de la diffusion sur Arte, le 22 février, et à la Gaîté lyrique dans le cadre du F.A.M.E 2019, festival international de films sur la musique, le 14 février, du documentaire "High Energy – Le disco survolté des années 80", d'Olivier Monssens, Pop & Co se penche sur la High Energy, courant musical charnière.

Aux Etats-Unis, le 12 juillet 1979 a lieu **un autodafé de disques**. A l'initiative d'un DJ local, les spectateurs d'un stade de Chicago font sauter des vinyles disco à l'explosif. C'est la **Disco Demolition Night**, soit la haine de l'Amérique blanche et conservatrice contre **une musique associée aux homosexuelles et aux Afro-américaines**.

Le documentaire *High Energy - Le disco survolté des années 80* est donc le récit d'une résistance, dont le réalisateur **Olivier Monssens** retrace les grandes étapes. Les débuts se font à San Francisco avec un homme de 28 ans qui s'appelle **Patrick Cowley**, c'est son nom. Un génie des synthétiseurs et un **pionnier de la musique électronique**. Il pose les fondamentaux de ce que l'on va appeler la **High Energy** en revisitant "**I Feel Love**", par **Donna Summer**.

Le disco était déclaré mort ? Qu'à cela ne tienne. C'est dans les **clubs gays** que le genre va survivre et muter, à l'initiative des DJ. Ce ne sont plus les musiciens, mais les DJ, leur savoir-faire de producteur et leur maniement des synthétiseurs qui vont compter désormais.

A Londres, au Heaven, le club gay le plus important de la ville, le DJ **Ian Levine crée un hymne pour ce disco réinventé**. Le disco était déclaré mort ? **"High Energy"** va le revendiquer. Le morceau **"High Energy"**, interprété par **Evelyn Thomas**, est directement inspiré du son d'une autre chanson, **"Relax"**, du groupe **Frankie Goes To Hollywood**.

Le disco était déclaré mort ? **La High Energy sera donc du disco, mais au carré : plus de drogues et plus de sexe**. La **bande-son d'une communauté gay**, avant qu'elle ne soit décimée par le Sida. Même si l'on ne comprend rien à l'anglais, **le clip de "Relax" laisse entendre que les garçons de Frankie Goes To Hollywood n'étaient pas là pour taper une belote**. Hymne au **sexe** et à la jouissance, **"Relax" et son clip sont censurés sur la BBC comme sur MTV**. Mais le morceau s'impose dans les têtes... et l'industrie plie.

Les **sons synthétiques et sous speed de la High Energy se mondialisent**. Ils sont récupérés par les usines à tubes, de New York à Berlin, en passant par Londres et Milan. Dans sa version italienne, **la Hi-NRG devient italo-disco**, avec les frères La Bionda. Ils vont produire le tube d'un duo italien qui chante en espagnol : **"Vamos a la Playa" !**

LE JOURNAL DE 13H DU WEEK-END

samedi 16 février 2019 par Yves Decaens

Le journal de 13h du week-end du samedi 16 février 2019

20 minutes

Musique et Cinéma : le FAME festival dans le Nova Club

UR, Joao Gilberto & du heavy metal !

Le Nova Club, animé par David Blot, du lundi au jeudi à 19h30.

La playlist de l'émission du 12 février :

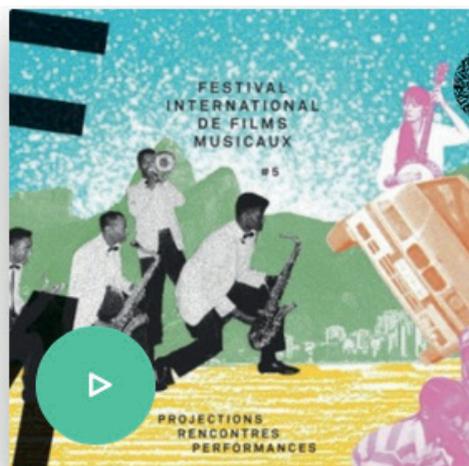
- MONIE LOVE It's A Shame (My Sister) 1990
- THE COOKIE CREW Females (Get On Up) 1987
- CHAKA KHAN Hello Happiness (SWITCH Remix) 2019
- CHAKA KHAN Fate 1981
- BOB MARLEY & THE WAILERS Is This Love (DANNY KRIVIT Edit) 1978
- CRAYON I Came To Let You Know That I'm Leavin 2018
- JEAN-CLAUDE PETIT Un Homme et Une Femme 1976
- TYGA Rack City 2011

La BO de Fabulous avec Audrey Jean Baptiste

Chaque mercredi, on sort les pop-corn pour parler BO

Mercredi 13 février 2019 - 9:23

Le **FAME**, c'est le festival international de films sur la musique. Il a lieu à Paris, à la **Gaité Lyrique**. Pendant 4 jours, il va y avoir des projections de documentaires passionnants : sur **Karen Dalton**, sur **M.I.A**, sur le label **Trojan Records**, sur **Daniel Darc**, sur le métal nordique. Franchement, c'est une petite folie. On est donc allés fouiller dans le catalogue des documentaires présentés pour vous parler d'un film et d'une bande originale. Aujourd'hui, dansons pour lutter et pour se libérer avec un documentaire sur les traces de **Lasseindra**, danseuse et mother de la house ninja. Vous l'aurez peut-être compris, ce mercredi on parle de voguing avec la réalisatrice **Audrey Jean Baptiste**. Ce documentaire, *Fabulous*, suit Lasseindra, vogueuse reconnue partout dans le monde, mais qui n'a jamais encore enseigné en Guyane. La réalisatrice Audrey Jean Baptiste nous explique comment se sont déroulés le tournage et, plus généralement, le voyage. Être soi-même - peu importe les préjugés de genre, de sexualité - c'est l'enseignement de Lasseindra. Cela va donc au-delà des pas de danses et du voguing...



INTERFÉRENCES

samedi 16 février 2019 par **Matthieu Conquet**

Stephan Eicher : « Je cherche toujours cette idée de "mélancolie lumineuse" »

1 heure 38 minutes

Le chanteur Suisse rejoue ses chansons avec une fanfare et revient sur ses racines yéniches à travers son album « Hüh! ». De Patti Smith à Billie Eilish découvrez ce que cet européen voyageur écoute. En deuxième heure, découvertes et histoires d'obsessions avec João Gilberto, André Francis et...

MADMADMAD

Programmation musicale de la soirée

- The Raconteurs « Now That You're Gone »

Entretien en compagnie de Stephan Eicher

Sur son dernier album il est accompagné d'une fanfare qui semble sortie des Balkans mais qui vient de Bern : le Traktorkestar. « Pas d'amis comme toi », « Combien de temps » ou encore « Les Filles Limmatquai » trouvent ici une résonance nouvelle, en prise directe avec ses racines yéniches. Toujours en voyage, en tournée, Stephan Eicher nous a reçu dans un bel endroit où il a ses habitudes à Paris, places des Vosges... Il a aussi choisi 10 titres qui donnent autant de repères à son existence. On apprendra pourquoi il a voulu refaire la couverture de **Fantaisie Militaire** d'Alain Bashung, avec le même photographe **Laurent Seroussi**. Stephan Eicher raconte aussi pourquoi il utilise dans chaque album un instrument qu'il n'aime pas (comme ici le saxophone) afin d'en tirer le meilleur parti possible ; pour se convaincre ou vaincre peut-être l'idée qu'on ne possède jamais rien...

- Stephan Eicher & le Traktorkestar « Combien de temps »
- Dominique A « Immortels »
- Stephan Eicher Spielt Noise Boys « Miniminiminimini jupe »
- Michael Chapman « After All This Time »
- Patti Smith « Gloria »
- Mandolin Orange « Into The Sun »
- Billie Eilish « When The Party's Over »
- Cléa Vincent « Nuit sans sommeil »
- Bob Marley « Time Will Tell »

DEUXIEME HEURE :

- Marvin Gaye « My Last Chance (SalaAM ReMi Remix) » l'album You're The Man sortira le 29 Mars 2019
- Lee Fields « Will I Get Off Easy »
- Angèle « Je veux tes yeux » suivez son [concert sur France Inter le mercredi 20 février](#)
- Bande-annonce du film « *Where are you, João Gilberto ?* » de Georges Gachot projection dimanche 17 février au [FAME festival](#)
- João Gilberto « Hô-bá-lá-lá »
- Gaël Faye et Flavia Coelho « Ballade Brésilienne »
- O. « Tu sais je ne sais plus » (O. Olivier Marguerit sera en concert le jeudi 28 mars au [FGO Barbara](#) à Paris et puis le 29 mars au Havre au [Tétris](#)

La BO de « High Energy » - le disco survolté des années 80 » avec Olivier Monssens

Chaque mercredi, on sort les pop-corn pour parler BO

Mercredi 20 février 2019 - 9:00

La semaine dernière se tenait le **FAME** à Paris. Ce festival international de films sur la musique a eu lieu à la Gaîté Lyrique et il y avait un paquet de films supers, notamment sur **Daniel Darc** et **Trojan Records**. Rassurez-vous, certains films sont encore visibles. C'est le cas de **High Energy - le disco survolté des années 80** d'**Olivier Monssens** faisant suite à son documentaire **Disco Europe Express**, consacré à la scène européenne.

Cette fois c'est sur le chaînon manquant entre la mort du disco et l'avènement de la house qu'il s'est penché. Le High Energy... c'est lui qui raconte le mieux cette temporalité étrange, où la disco tourne en rond et où des événements sont même organisés pour tenter de mettre à mort la disco

La High Energy c'est donc de la disco synthétique. Si ce terme est connu des producteurs, sa définition très large finit par englober beaucoup de registres différents... Des boîtes gays underground jusqu'aux tubes mondiaux, la High Energy a donc fini par conquérir le monde avec des morceaux dans des registres variés et des succès très différents. Pour se faire une idée, on a lancé un défi à **Olivier Monssens**, tenter de nous trouver un morceau représentatif de la High Energy... Pour tout comprendre à ce courant de la post disco, son film **High Energy - Le disco survolté des années 80** est disponible gratuitement jusqu'au 23 mars sur le site d'**Arte** !



TV



Entrée libre

S8 : Épisode du vendredi 15 février
2019

•5

diffusé le ven. 15.02.19 à 20h20
disponible jusqu'au 17.03.19
émissions culturelles - 24 min - tous publics



présenté par : Claire Chazal

Du lundi au vendredi, Claire Chazal explore les multiples formes de la culture. Le lundi, une personnalité évoque ses coups de coeur, ses goûts et ses projets. Régulièrement, l'animatrice pousse les portes d'un lieu culturel pour en découvrir les coulisses.